

13<sup>ème</sup> Année - No. 12

Décembre 1949

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



**DANS CE NUMERO :**

*Conférences de*

**Emile Henriot**, de l'Académie Française

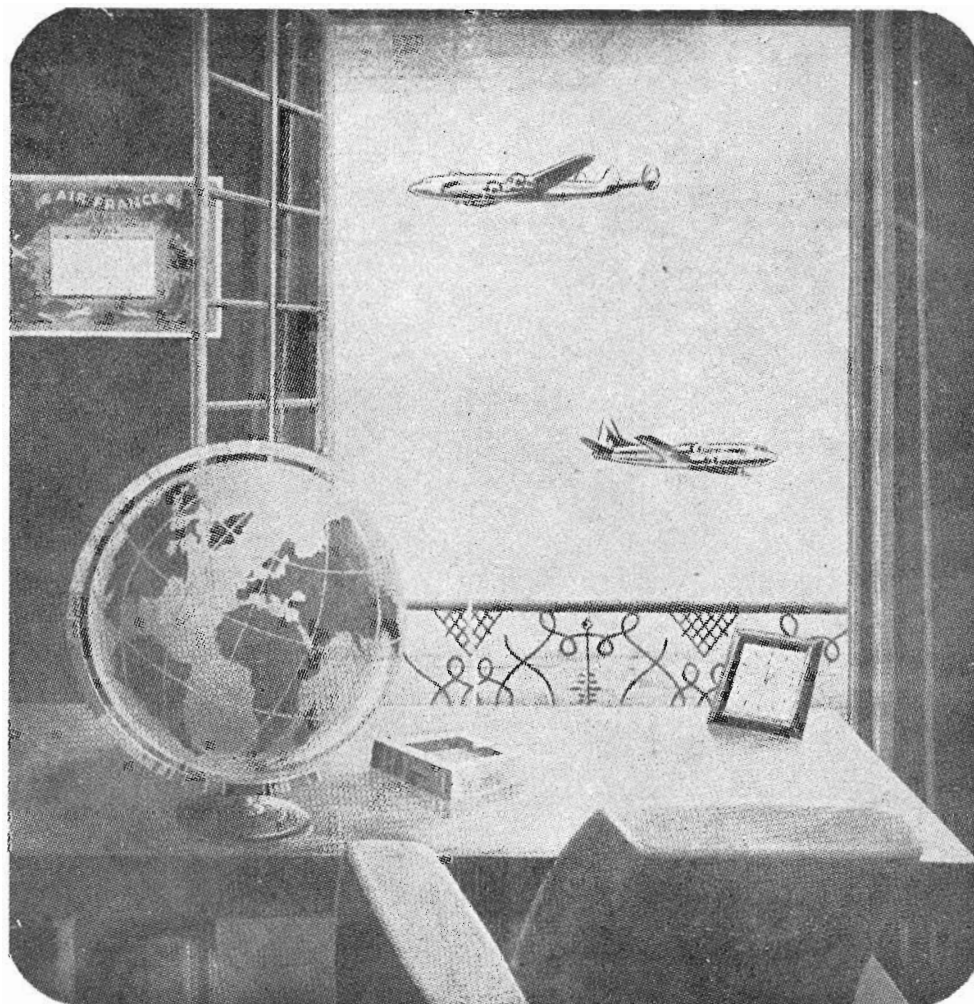
**André Herbelin**,

Proviseur des Lycées Français du Caire

ARTICLES ET CHRONIQUES

**Victor Hugo hanté**, par **Henri Guillemin**

Le Centre Culturel de l'Ambassade de France



VOYAGEZ VITE ET CONFORTABLEMENT DANS  
UNE AMBIANCE AGREABLE GRACE AUX AVIONS



**AIR FRANCE**



*Direction régionale et Aérogare : Midan Soliman Pacha Tél. 79913 - 14 - 15*

*Agences : { Le Caire : Imm. Sheppard's — Tél. 45670  
              { Alexandrie : 3, rue Fouad 1er - Tél. 20941*

# REVUE DES CONFÉRENCES FRANCAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : MARC NAHMAN - Rédacteur en Chef: GABRIEL DARDAUD

Abonnements — un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

---

13ème ANNÉE No. 12

Décembre 1949

---

## FEMMES DE LETTRES ET LETTRES DE FEMMES

Conférence de  
**M. EMILE HENRIOT**

de l'Académie Française

*Faite à Alexandrie, aux Amitiés Françaises, le 9 Novembre; répétée au Lycée Français de Port-Saïd, le 14 Novembre et au Lycée Français du Caire, le 17 Novembre 1949.*

Mesdames,  
Messieurs,

Pour avoir fait beaucoup de conférences — et en avoir aussi entendu beaucoup —, je ne suis pas sûr que le seul aspect d'un conférencier, même pourvu d'une éloquence que je n'ai point, soit un spectacle en soi fort divertissant. C'est pourquoi, afin de répondre plus agréablement à l'invitation qui m'est faite de venir vous entretenir quelques instants, j'ai pensé que le mieux n'était pas de vous venir seul et chargé de mes seuls mérites, mais accompagné en fait, de beauté, de tendresse, d'esprit et même de talent, par le plus gracieux cortège de jolies femmes de notre ancien temps, mobilisées ce soir à votre intention.

J'ai donc choisi, entre beaucoup, parmi celles qui, ayant vivement senti, ont su aussi le plus joliment s'exprimer, dans un siècle où la première femme de chambre venue avait de l'esprit, et parlait *aussi bien qu'une duchesse en France*, comme dit à peu près Musset. Je me propose donc de vous entretenir de quelques femmes d'autrefois qui furent célèbres par leur charme ou leurs aven-

tures, et qui toutes ont laissé des mémoires ou des lettres, où elles se sont peintes elles-mêmes, avec leur esprit et leur cœur. Je tâcherai de vous dire comment je les vois et telles qu'elles furent, en leur laissant le plus souvent possible la parole. Comme je ne veux pas vous retenir trop longtemps, je ne pourrai vous donner là que de rapides échantillons, mais j'espère qu'ils vous inspireront assez de sympathie ou tout au moins de curiosité pour ces ombres ardentes et tendres que j'aurai évoquées devant vous.

Je commencerai par cette fameuse Marianna Alcaforado, la religieuse portugaise, qui a pris sa place au premier rang de nos épistolières, depuis qu'elle fut traduite en français. J'ai pour elle une tendresse particulière — je puis le dire sans indiscretion puisqu'elle vivait sous Louis XIV — ayant été fort amoureux d'elle dans mon jeune temps, au point d'avoir été le premier, en 1909, à réimprimer ses lettres, alors trop injustement et depuis longtemps oubliées. Je crois que ce premier travail m'a porté bonheur; il est donc juste que ce soit avec elle que je commence ce soir cette petite galerie



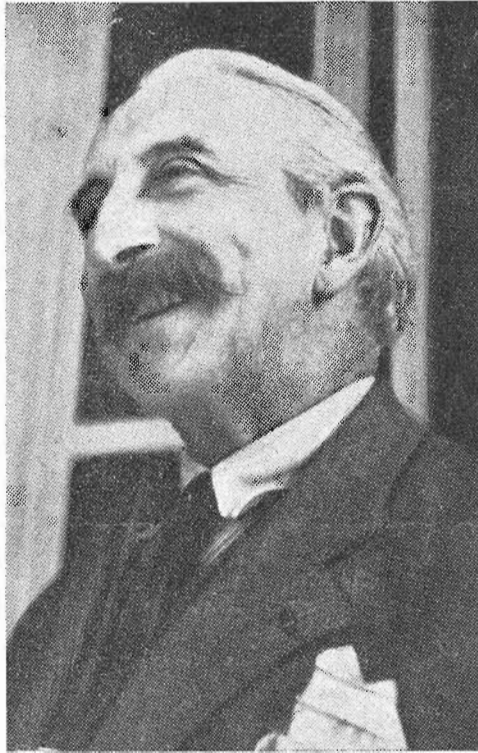
sentimentale que j'ouvre, sur son portrait, cet éventail.

En 1669, donc, parut à Paris, chez Barbin, un petit livre simplement intitulé «*Lettres portugaises, traduites en français*». Il n'y avait pas de nom d'auteur; mais du jour au lendemain, ces lettres devaient être célèbres et produire une profonde émotion dans le cœur des personnes sensibles qui s'arrachèrent le petit volume. Ces lettres étaient adressées à un officier français qui venait de faire la guerre en Portugal, par une religieuse de ce pays, à laquelle il avait inspiré le plus vif amour, et qui, trop vite délaissée, exprimait dans ses missives pathétiques, avec une chaleur extraordinaire, sa passion et le désespoir où elle était tombée à la suite de cet abandon.

Plusieurs éditions de ces lettres furent imprimées au cours des années qui suivirent, et l'on sut bientôt le nom de l'heureux et léger vainqueur de la Portugaise.

C'était le sieur Noël Bouton de Chamilly, alors capitaine au régiment de Briquemaut, qui mourra maréchal de France et comblé d'honneurs. Pour la religieuse, on devait ignorer sa véritable personnalité jusqu'aux premières années du XIX<sup>ème</sup> siècle, où un érudit dénicha un vieil exemplaire du livre, sur la garde duquel elle était désignée en toutes lettres: elle s'appelait Marianna Alcaforado, et elle appartenait à la meilleure noblesse du Portugal.

On pourrait se contenter de lire ses lettres, où elle dit tout ce qu'il importe de savoir de son aventure. Par la qualité de son âme, par la violence de ses sentiments, elle seule est intéressante; ses lettres sont les plus émouvantes, les plus belles que l'amour ait jamais dictées. Mais l'érudition a ceci de bon qu'elle nous permet quelquefois de nous rapprocher au plus près des héros des livres qui nous touchent et d'ajouter pour nous au plaisir de l'admiration littéraire, cette particulière



M. EMILE HENRIOT

sympathie que nous éprouvons, quand nous venons à découvrir que ces héros ont véritablement existé; que leurs malheurs ne sont pas feints; et qu'ils ont coûté de vraies larmes.

Voici donc ce qu'il en était de Marianna Alcaforado et de M. de Chamilly; et quelle fut exactement leur aventure.

En 1661, Louis XIV décida d'intervenir en Portugal, pour y soutenir les droits de la famille de Bragance contre l'Espagne. Parmi les jeunes officiers qui faisaient partie du corps expéditionnaire, figurait le capitaine Noël Bouton de Chamilly, que les hasards de la campagne envoyèrent en 1665 prendre ses quartiers d'hiver, avec son régiment, dans la province de l'Alemtéjo, en la petite ville de Béja.

Imaginez, dans l'interval des combats, l'existence de ces jolis officiers français en garnison dans un pays ami qu'ils sont venus défendre sous les drapeaux du Roi Soleil; imaginez les cantonnements, les revues, les fêtes et les carrousels, et les prises d'armes sur la place de la petite ville. Pour se donner un peu de divertissement, les religieuses d'un couvent voisin de cette place venaient assez souvent regarder, de leurs balcons et de leurs grilles, les évolutions de nos cavaliers. Parmi ces religieuses, il s'en trouva une pour remarquer M. Bouton de Chamilly, caracolant sur son beau cheval: c'est notre Marianna. On ne sait pas si elle était belle, bien que M. de Chamilly, à l'entendre, l'ait assurée plus d'une fois qu'elle l'était; mais il est certain qu'elle avait une âme de feu. Elle fut séduite à première vue par le Français. Les couvents portugais, à cette époque, n'étaient pas sévères.

M. Henry Bordeaux, qui a écrit une jolie vie de la religieuse portugaise, nous a appris que dans son couvent, Marianna disposait d'un appartement où elle veillait à l'éducation d'une de ses sœurs, âgée seulement

de trois ans et vouée comme elle à la vie monastique. Voilà qui est évidemment de plus de commodité qu'une cellule pour recevoir des visites et se livrer aux douceurs de l'amour ! Marianna devait donc être recluse avec assez de liberté, dans son couvent, en cette époque où les convenances familiales remplissaient les cloîtres autant et plus que les vocations.

En passant par Lisbonne, vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, un officier français qui allait en Amérique participer à la guerre de l'Indépendance, fait savoir à sa famille *«qu'il avait été très bien reçu dans des couvents portugais et qu'il y avait même connu un évêque qui dansait admirablement le fandango.»*

Notez au surplus que Marianna avait un frère, officier dans l'armée alliée, qui était devenu sur les champs de bataille l'ami du brillant Chamilly. Nul doute que ce ne soit par lui que le jeune Français ait eu si facile accès près de la belle. Il lui rendit visite; et bientôt, ils s'aimèrent passionnément. Dans la première de ses lettres, rappelant les premiers moments de leur éphémère aventure, Marianna dira qu'elle aimait avant même d'avoir appris qu'elle était aimée. — *«Vous me parûtes aimable avant même que vous m'eussiez dit que vous m'aimeriez. Vous me témoignâtes une grande passion, j'en fus ravie et je m'abandonnai à vous aimer éperdument.»*

Les amants heureux, comme les peuples, n'ayant pas d'histoire, nous ignorons tout des heures de bonheur de la religieuse et du soldat. Un petit calcul permet toutefois de remarquer que ce bonheur ne dut pas durer très longtemps. La rencontre est de la fin de 1665; l'attaque et la résistance occupèrent toute l'année 1666; c'est au début de 1667 seulement que Marianna se laissa fléchir.

Mais Chamilly, distrait par les nécessités du service et de la campagne, devait lui être assez souvent enlevé.

Et au commencement de 1668, il se rembarqua pour la France, avant que la paix fut signée.

Le prétexte de ce départ fut pour lui un brevet de mestre de camp, accompagné de l'ordre de rejoindre en France, pour les préparatifs de la guerre qui se montait en Flandre. L'inconstance naturelle à la jeunesse et aussi sans doute l'ambition décidèrent M. de Chamilly à partir. Il est également possible que la famille Alcaforado soit intervenue, dans le légitime désir de mettre fin au scandale.

Car il y avait eu scandale. Marianna ne

le cache point, ni le mécontentement de ses parents.

C'est à cette séparation que nous devons les cinq admirables lettres de regret, de colère, de plaintes et de tendres souvenirs où la jeune femme abandonnée a exhalé sa passion, en en retraçant avec une éloquence merveilleuse les brèves et brûlantes circonstances.

Cinq lettres, pas une de plus. On en a fabriqué d'autres par la suite, mais elles ne sont pas plus de Marianna que les réponses qu'on y a ajoutées sont de Chamilly. S'il lui a écrit, comme il est vraisemblable, et comme d'ailleurs elle l'a dit, elle a dû garder pour elle les billets assez peu chaleureux et en tout cas assez gênés de son amant.

Le brave Chamilly n'avait certainement pas pensé que ses amours portugaises dureraient plus longtemps que sa guerre et ses garnisons. Elle, au contraire, avait cru à l'éternité de sa passion. C'est toujours ainsi qu'il en va, et pourquoi on voit si souvent tant de lettres d'amour et de regret écrites par des femmes, pour si peu signées de noms d'hommes.

Voilà donc M. de Chamilly qui s'éloigne du Portugal, sans nul dessein d'y revenir; estimant sans doute que la petite guerre qu'on y menait ne lui offrait pas de grandes chances d'avancement.

Il était ambitieux, et il était brave. Quoiqu'il soit en lui-même peu intéressant, je ne puis le laisser partir sans vous dire au moins ce qu'il est devenu par la suite.

Il se conduisit de la façon la plus brillante aux batailles des Dunes et d'Oudenarde, aux sièges de Dunkerque et de Berghes.

À celui de Graves, où il résista quatre mois à l'ennemi, il fit spécialement merveilles et y montra même de l'esprit. Il avait envoyé un parlementaire demander l'évacuation des femmes et des enfants au général allemand Rabenhaupt qui investissait et bombardait la ville; et celui-ci ayant renvoyé le parlementaire et la délégation des femmes avec un refus brutal, Chamilly adressa ce joli billet au vieux reître: *«Je reçois volontiers, Monsieur, les femmes que vous avez renvoyées, n'ayant pas été trop surpris qu'à votre âge vous ne les ayez pas voulu garder.»*

Cela n'est pas d'un esprit si lourd ni si bête que Saint-Simon l'a voulu dire, quand il a, de son encre mêlée de bile, tracé le portrait de Chamilly dans ses mémoires, sous cet air assez ridicule:

*«C'était un grand et gros homme, le meilleur homme du monde, le plus brave et le plus plein d'honneur, mais si bête et si lourd*

qu'on ne comprenait pas qu'il pût avoir quel talent pour la guerre... À le voir et à l'entendre, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses «lettres portugaises...» Cependant, malgré Saint-Simon, Chamilly a été aimé, et Louis XIV l'estimait.

Mais revenons. — Rentré en France, Chamilly reçoit les lettres de Marianna. Il en est flatté, il les montre. Il devait être fier, à sa popote, ce vainqueur, de faire voir ces beaux et tendres trophées de sa campagne en Portugal. Quelqu'un en prit copie, le manuscrit en circula; et un an ne s'était pas encore écoulé depuis le retour de Chamilly, que les lettres traduites paraissaient, pour obtenir le succès prodigieux que je vous ai dit; au point que lancé par Mme. de Sévigné, le mot de portugaise est devenu de ce jour-là proverbial, pour désigner une lettre d'amour.

Toute au regret et à l'évocation des rapides moments de bonheur qu'elle avait dus à ce léger Français de passage, Marianna, rendue à sa solitude, avait vite pu s'apercevoir qu'elle avait infiniment plus donné que reçu, et que ce qui avait été et allait rester pour elle l'unique et fulgurant amour de sa vie, n'avait été pour Chamilly qu'un agréable feu de bivouac, le délassement sentimental d'une campagne.

Aussi bien, ces lettres, c'est la plainte d'une délaissée; délirante, profonde, perspicace; douée de ce génie particulier que l'effrayant esprit d'analyse et la divination du cœur excitent chez ses victimes les plus ardentes; et nulle autre en effet n'a jamais dépeint de couleurs si vives, si justes et si émouvantes, le roman de la déception et de l'abandon. — Écoutez un peu ses accents:

«Dona Brites me persécuta ces jours derniers pour me faire sortir de ma chambre, et croyant me divertir, elle me mena promener sur le balcon... Je la suivis et je fus aussitôt frappée d'un souvenir cruel qui me fit pleurer tout le reste du jour... Je vous ai vu souvent passer en ce lieu avec un air qui me charmait et j'étais sur le balcon le jour fatal que je commençai à sentir les premiers effets de ma passion malheureuse... Il me sembla que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connaissiez pas; je me persuadais que vous m'aviez remarquée avant toutes celles qui étaient avec moi...

«Que vous m'auriez épargné d'inquiétude si votre procédé eût été aussi languissant les premiers jours que je vous vis, qu'il m'a paru depuis quelque temps ! Mais qui n'aurait été abusée comme moi par tant d'empressements

— et à qui n'eussent-ils paru sincères... Vous m'avez consommée par vos assiduités, vous m'avez enflammée par vos transports, vous m'avez charmée par vos complaisances, vous m'avez assurée par vos serments; mon inclination violente m'a séduite, et les suites de ces commencements si agréables et si heureux ne sont que des larmes, que des soupçons et qu'une mort funeste... Pourquoi avez-vous donc souffert que je devinsse en l'état où je me trouve?... Vous saviez bien que vous ne seriez pas toujours en Portugal, et pourquoi m'y avez-vous voulu choisir pour me rendre si malheureuse... Un vaisseau partait. Que ne le laissiez-vous partir? Votre famille vous avait écrit. Ne savez-vous pas toutes les persécutions que j'ai souffertes de la mienne? Votre honneur vous engageait à m'abandonner. Ai-je pris quelque soin du mien?... Quoi ! vous avez connu le fond de mon cœur et de ma tendresse, et vous avez pu vous résoudre à me laisser pour jamais et à m'exposer aux frayeurs que je dois avoir que vous ne vous souveniez plus de moi que pour me sacrifier à une nouvelle passion ! Je vois bien que je vous aime comme une folle; cependant je ne me plains point de toute la violence des mouvements de mon cœur. Je m'accoutume à sa persécution, et je ne pourrais vivre sans un plaisir que je découvre et dont je jouis en vous aimant au milieu de mille douleurs...»

Ainsi parle Marianna, dans ses lettres, où le désordre même est éloquent. Mais, plus que le drame de la trahison et de l'abandon, ce qui leur donne à mon sens tant de valeur et de nouveauté psychologique, c'est qu'elle y a peint, en de saisissants raccourcis, un des plus mélancoliques dessous de la tragédie amoureuse: la déception.

Aussitôt seule, il n'a pas fallu bien longtemps à Marianna pour s'apercevoir qu'elle s'était méprise sur l'être qui avait fourni à son cœur l'occasion d'un si bel amour. «Je me suis laissé enchanter par des qualités très médiocres... J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion, et j'ai eu d'étranges peines à la combattre, après que vos procédés injurieux m'ont rendu votre promesse odieuse... Hélas ! que je suis à plaindre de ne partager pas mes douleurs avec vous, et d'être toute seule malheureuse ! Cette pensée me tue et je meurs de frayeur que vous n'ayez jamais été extrêmement sensible à tous nos plaisirs...»

La pauvre femme va plus loin, dans cet art de se tourmenter, où elle excelle. Elle semble même avoir prévu que cet inconstant Chamilly pourra un jour se vanter d'avoir

inspiré un si bel amour. On dirait même qu'elle a pressenti qu'il ferait imprimer ses lettres. *«Ne seriez-vous pas bien cruel de vous servir de mon désespoir pour vous rendre plus aimable et pour faire voir que vous avez donné la plus grande passion du monde?...»*

Je ne sais, Messieurs, si la pauvre Marianna Alcaforado a connu la publication de ses lettres, encore toutes vives et toutes chaudes, ni comment elle a réagi dans ce cas, à l'idée que ses douloureuses confidences défrayaient les conversations dans les salons parisiens. Nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur la vie qui fut la sienne, en son couvent. Nous savons seulement une chose: quoiqu'elle eût annoncé, à la fin de sa cinquième lettre, que le désespoir l'avait mise aux portes du tombeau et qu'elle allait mourir prochainement, elle vécut pourtant, pleine de religion, de bonnes œuvres et de charité, dans une longue pénitence — illuminée sans doute malgré tout par le souvenir éblouissant de l'amour qui avait brûlé sa jeunesse.

Elle vécut longtemps; et je suis au regret de le dire: elle mourut même octogénaire.

Ce qui, Messieurs, quelque chagrin qu'en puissent éprouver les âmes romanesques, prouve qu'au XVII<sup>ème</sup> siècle, on ne mourait déjà plus d'amour.



Mme. de Staal - de Launay.

On dit toujours «le dix-huitième siècle» pour englober sous un même signe évocateur des grâces pourtant différentes, comme si l'époque de Marie-Antoinette avait une commune mesure avec l'époque du Régent.

C'est un des plus vifs attrait, il me semble, des Mémoires et des Lettres de Mme. de Staal-de Launay, qu'ils soulignent remarquablement, par leur style même, ces différences, à l'avantage de la toute première partie du siècle, encore tout près de la grandeur louis-quatorzième, forte de pensée, riche de sève, charmante d'élégance mâle et de liberté recouverte: le temps de Watteau et de Marivaux, de Lesage et de Montesquieu, des premiers succès de Voltaire, le temps de la jeunesse d'une Mme. du Deffand, des amours d'une Mlle Aissé, et des ironiques observations de cette spirituelle Mme. de Staal-de-Launay, dont je vais vous entretenir à présent.

Elle était née en 1684, sans fortune, et elle avait été abandonnée aux soins d'une mère délaissée par un mari aventureux. Elle s'appelait Rose Cordier; elle prendra le nom de sa mère, Mme Delaunay et ne deviendra Mme de Staal que par un mariage tardif et raisonnable. Comme la plupart des jeunes filles de son temps, elle avait débuté par le couvent; et, au cours d'un jour estival chez des amies, elle avait contracté de bonne heure une vive passion pour un certain marquis de Silly; mais ce premier amour n'eut pas de suites, et Mlle Delaunay était déjà une personne un peu désabusée quand, pour faire son chemin dans le monde, elle vint à Paris chercher dans la meilleure compagnie un établissement sérieux, auquel sa bonne éducation et la culture de son esprit lui auraient permis de prétendre.

Sur l'entremise d'une amie, la duchesse du Maine lui offrit au château de Sceaux une place de gouvernante, qui se trouva réduite en fait à un simple emploi de femme de chambre, en sorte que la pauvre fille, qui méritait mieux, croyant s'élever chez les grands, n'y entra que pour s'abaisser.

Et toute sa vie, elle devait, comme elle dit, se convaincre un peu plus chaque jour que *«le caractère indélébile de femme de chambre ne laissait plus de retour à la fortune.»*

Considérée d'abord comme rien dans cette princière maison, où la vie était si aimable pour les autres, elle parvint pourtant à se faire à la longue apprécier, non sans avalage de coulevres, et comme La Bruyère à Chantilly, elle y eut au moins l'avantage d'apprendre à connaître les grands, qu'elle devait si

bien peindre par la suite dans ses *Mémoires*; ces grands, disait-elle, qui «à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour à travers» — beau sujet d'étude pour un philosophe.

Mlle de Launay eut aussi ses compensations dans l'amitié continuée des beaux esprits qui fréquentaient la cour de Sceaux. Fontenelle, Dacier, l'abbé de Saint Pierre et le vieil abbé de Chaulieu. Il arriva que, dans ce temps, il y avait à Paris une demoiselle Tétar, qui se vantait de montrer chez elle je ne sais quel prodige, que toute la ville venait voir.

Fontenelle, qui se connaissait en sybilles, pour avoir écrit «*l'Histoire des Oracles*», y crut devoir aller à son tour, et il regarda le phénomène de si près, avec des yeux si peu philosophes que le public s'en amusa.

Mlle de Launay imagina de lui écrire pour lui demander drôlement ce qu'il fallait croire de cette aventure. Fontenelle trouva la lettre spirituelle et la montra. On souhaita connaître l'auteur, et la duchesse du Maine fut bien étonnée quand elle apprit que ce billet était de sa femme de chambre, cette sotte si maladroite à l'habiller, et que sa myopie empêchait si fâcheusement au milieu des flacons de senteur et des pots de fard.

Voilà Rose de Launay du coup remontée, mise de toutes les fêtes, promue au rang de secrétaire, et chargée au surplus de fournir de saynètes et de comédies le petit théâtre de Sceaux et le salon de musique de l'Ar-senal.

Par malheur, on ne jouait pas seulement la comédie chez la petite fille de Condé. On y manigançait, entre mécontents, de très machiavéliques conspirations, jeu, d'habitude, qui finit mal.

Le Régent, Mesdames, on vous l'a appris, pour demeurer régent tout seul avait fait casser par le Parlement le testament de Louis XIV, et destituer de tous ses droits successoraux le duc du Maine, bâtard légitimé. La duchesse en conçut un si profond ressentiment qu'elle s'avisait de lier partie avec le roi d'Espagne pour ruiner l'autorité du Régent. L'ambassadeur espagnol Cellamare prêta les mains à ce complot. L'affaire fut sue; un coup de filet ramassa vivement les complices. Le duc et la duchesse du Maine arrêtés, on trouva parmi le fretin Mlle de Launay, qui dut alors regretter le temps où elle n'était que femme de chambre. Devenue secrétaire et chargée de la correspondance, elle était au fait de toutes choses, et compromise au dernier point. Comme telle, elle fut jetée au cachot.

C'est ici que ses *Mémoires*, jusque là un peu lents et froids, malgré l'acidité de l'encre et la pointe du trait, deviennent tout à fait amusants; ils nous ouvrent la Bastille et permettent de prendre une vue assez inattendue de cette fameuse prison d'état, où l'on imaginait tomber dans le drame, et où l'on trouve la comédie.



FONTENELLE

Mlle de Launay, en y entrant, avait grand peur de la question et autres horreurs légendaires, sans doute plus terrifiants de loin que de près, car elle n'y subit rien de tel, et put enregistrer cette rassurante constatation ainsi qu'un nouveau «*mécompte à contre-sens*», comme elle dit quand il lui arrive de n'être pas aussi malheureuse qu'elle le prévoyait.

Loin d'être mise aux brodequins, gonflée d'eau ou disloquée sur un cheval, la spirituelle prisonnière eut au contraire la surprise d'inspirer dès les premiers jours un vif intérêt à son principal géôlier, le lieutenant du roi Maisonrouge, chargé de l'administration intérieure du donjon. En sorte que, de ce sé-



jour à la Bastille, elle pourra dire par la suite que ce fut «*la période la plus heureuse de sa vie.*»

En effet, l'intérêt porté à sa captive par l'honnête M. de Maisonrouge se mua vite en un véritable amour, le plus chevaleresque, le plus pur.

Quoiqu'il fut des plus amoureux, le lieutenant était délicat et il ne voulut pas profiter de la situation pour obliger Mlle de Launay à répondre à un sentiment qu'elle ne partageait pas. Il se contenta de son amitié, et fit bien voir son étonnante mansuétude au cours des deux années qui allaient suivre.

Il y avait parmi les autres hôtes de la Bastille un M. de Ménil, également impliqué dans l'affaire du Maine, mais que Mlle de Launay ne connaissait pas.

Maisonrouge, qui visitait chaque jour ses prisonniers, parla si bien de ce Ménil à la jeune femme, et de celle-ci à celui-là, qu'ils se piquèrent aussitôt d'une grande curiosité l'un pour l'autre.

Et ce fut Maisonrouge lui-même qui leur offrit de correspondre, au moyen de billets ouverts qu'il portait obligeamment de l'une à l'autre géôle.

Je note en passant que Mlle de Launay avait dans la sienne d'excellents meubles que son ami M. de Valincour lui avait envoyés, afin qu'elle supportât plus confortablement les importunités de sa prison.

— Or, Ménil et Rose, à force d'écrire, s'aimèrent, sans seulement s'être encore vus.

Et quand ils eurent assez de cet échange de tendresse épistolaire, ils persuadèrent Maisonrouge de les réunir quelquefois, en sa présence, dans la chambre de Mlle de Launay. À quoi l'officier consentit. Il poussait même la gentillesse jusqu'à faire la conversation avec la servante de la prisonnière, tandis que les deux amants échangeaient, dans un autre coin de la pièce, cette partie de la confiance qui ne souffre pas de témoin.

Je vous ai dit que nous étions en pleine comédie.

Ménil, devenant plus hardi à mesure qu'il était plus heureux, réussit à quitter son appartement à sa guise, pour revenir voir Rose dans le sien, quand le lieutenant du roi n'y était pas.

Et le comble, ce fut que Ménil devint jaloux de Maisonrouge, à qui ses fonctions de géôlier procuraient nécessairement libre accès chez la dame. Il fit même une scène terrible un jour qu'à travers la cloison il entendit Mlle de Launay chanter à sa fenêtre un air d'*Iphigénie*, cependant qu'un autre prisonnier, le duc de Richelieu, captif à l'étage

supérieur, lui donnait la réplique à la cantonade; Maisonrouge ravi du concert.

— Telle était la paille des cachots, à la Bastille, au temps des tyrans. Il est vrai que le Régent était un tyran débonnaire. Epluchant un jour, avec un ministre, les notes de frais nécessitées par l'entretien des prisonniers, il s'étonna du grand nombre de lavements portés au compte de l'un d'eux. L'économe ministre voulut rayer ce superflu.

— «*Laissez, dit le Régent, ils n'ont que ce divertissement-là, il ne faut pas le leur ôter.*»

— Je vous demande pardon pour l'anecdote, mais elle est de Mme. de Staal, et nous n'avons pas de raison de nous montrer plus prudes qu'elle.

Pour en revenir à M. de Maisonrouge, il eut à son tour l'occasion de n'être pas tout à fait content.

Ce fut un soir qu'entrant à l'improviste chez Mlle de Launay, il y surprit M. de Ménil, qu'il croyait enfermé ailleurs. Il fallut s'expliquer. Rose avoua son amour, qui ne fit pas plaisir au lieutenant du roi, toujours épris d'elle. Mais sur l'assurance qu'elle lui donna que les sentiments de Ménil étaient sérieux, et qu'il s'agissait d'un engagement pour la vie, ce galant homme accepta sa déconvenue, ferma les yeux, et continua de s'ingénier à rendre l'existence supportable à nos deux pigeons dans leur cage.

Et ce ne fut pas sa faute, si, mandé un jour par un de ses juges qui avait à l'interroger, M. de Ménil ne fut pas trouvé dans sa chambre par le gouverneur même de la prison. Cette fois, l'esclandre obligea à changer d'étage ce prisonnier peu sédentaire.

Le plus beau est que Mlle de Launay poussa les hauts cris, et crut pouvoir adresser au pauvre gouverneur médusé des sanglants reproches sur son indélicate intervention, de nature, disait-elle, à la compromettre aux yeux des autres détenus.

Car tout se sait dans une prison, comme dans le désert.

Tout a une fin, même un séjour à la Bastille. Et Mlle de Launay ne fut pas longue à regretter sa liberté rendue quand les portes de la captivité s'ouvrirent devant elle. Car M. de Ménil, qui était volage de son naturel, cessa de l'aimer dès l'instant qu'il aurait pu la voir et l'avoir sans contrainte. Il lui fallait le piquant de la difficulté. Rose en prit spirituellement son parti! et elle nota dans son journal que «*le grand air avait dissipé son sentiment.*»

En vérité, elle n'était pas faite pour le bonheur, et quand, à cinquante et un ans, elle épousa le baron de Staal, qui était âgé.

veuf et pourvu de deux grandes filles, ce sera de part et d'autre un mariage de raison.

C'est aussi ce qui donne un charme particulier à ses *Mémoires* et à ses *Lettres*, où elle a raconté ses disgrâces, et avec un esprit très fin prodigué beaucoup d'ironie et mêlé un peu d'amertume à pas mal de mélancolie.

Le style est parfait; court, sec, net, et parfaitement pur, comme tout ce qui appartient (excepté les mœurs) à la Régence, l'époque où l'on a peut-être parlé le plus exactement et le plus joliment français, sans verbiage, une pensée ou une observation sous chaque trait. C'est le temps de *Manon Lescaut*, de la *Vie de Marianne*, des *Lettres persanes*; à côté de ces chefs-d'œuvre, un peu en dessous, les *Mémoires* de Mme. de Staal-de Launay tiennent très bien.

Ils eurent beaucoup de succès quand ils parurent, en 1755. Mais Fontenelle en fut déçu. «*Cela ne valait pas la peine d'être écrit*», dit-il, assez dédaigneusement. C'est sans doute que les *Mémoires* ne lui apprenaient rien sur un temps qu'il avait lui-même vécu, et qu'il n'y trouvait que de petits détails.

Mais pour nous, les petits détails sur les temps qui sont loin de nous, c'est justement l'essentiel — si du moins l'on aime à rêver sur les lointaines rêveries d'âmes délicates et qui ne sont plus.

À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, en 1698, l'ambassadeur de Louis XIV auprès de la Sublime Porte s'appelait le baron de Ferriol. (1)

(1) M. de Ferriol eut plusieurs missions et fit plusieurs voyages et séjours à Constantinople. Une première fois, en 1692, il fut envoyé auprès de l'ambassadeur de France, qui le présenta au grand vizir, et celui-ci l'autorisa à le suivre à l'armée; M. de Ferriol fit ainsi les campagnes de 1692, 1693 et 1694, dans la guerre des Turcs et des Hongrois mécontents contre l'empereur. Revenu en France au printemps de 1695, il reçoit en mars 1696 une nouvelle mission, et cette fois il est accrédité directement auprès du grand vizir; il fait la campagne de 1696, celle de 1697, passe l'hiver et le printemps de 1698 à Constantinople, s'embarque pour la France le 22 juin 1698, et arrive à Marseille le 20 Août.

C'est dans ce second voyage qu'il acheta et qu'il amena en France la jeune Aïssé. En 1699, M. de Ferriol, qui n'avait eu jusque-là que des missions temporaires, remplaça à Constantinople, en qualité d'ambassadeur, M. Castagnères de Chateauneuf. Parti de Toulon dans les derniers jours de juillet 1699, il alla résider en Turquie durant plus de dix ans, ne fut remplacé qu'en novembre 1710 par M. Dessalleurs, et ne rentra en France que le 23 mai 1711.

Comme il se promenait, un jour, au marché des esclaves, à Constantinople, il s'arrêta soudain devant une petite captive de quatre ou cinq ans, qui lui plut par sa gentillesse.

Il l'interrogea. Elle s'appelait Aïssé et elle était d'origine princière. Ses parents morts, le Turc vainqueur l'avait amenée du Caucase où il l'avait trouvée en pleurs dans les ruines d'un palais fumant. M. de Ferriol acheta la petite esclave un bon prix: quinze cents livres.

À l'usage, il était devenu un peu turc, lui aussi. Au premier congé, l'enfant en sa possession, il l'emmena en France avec lui, et l'ayant fait, en chemin, baptiser à Lyon, il la laissa à Paris, aux soins de sa belle-sœur, Mme. de Ferriol, qui accepta de se charger de la petite, et pourvoir à son éducation, cependant que le baron, ayant pris les ordres du roi, repartait pour son ambassade.

C'est ainsi que la petite princesse d'Asie, transplantée aux bords de la Seine, devint une jolie fleur de France, promise par le sentiment à la plus belle gloire littéraire.

Ses malheurs, une éducation de choix, sa beauté avaient bientôt rendu célèbre la gentille Aïssé. Les Ferriol la traitaient comme leur fille, et elle grandissait en grâce auprès de leurs fils, appelés eux aussi à faire figure dans nos lettres: l'un devant être Pont de Veyle, un des familiers de Mme. de Deffand; l'autre, d'Argental, l'ami de Voltaire.

Le milieu où vivait Mlle Aïssé était fort en vue. Mme. de Ferriol était la sœur de la fameuse Mme. de Tencin et du cardinal du même nom, tous trois habiles en intrigues et fort dépourvus de scrupules, et qui tinrent le haut du pavé sous la Régence. On s'en aperçut quand Aïssé parut dans le monde. Le Régent la vit; elle lui plut; il s'intéressa à la jeune fille.

Mme. de Ferriol, désireuse de la caser au mieux des intérêts de tous, entreprit de lui faire valoir la fortune qui s'ouvrait à elle, mais la pure et naïve Aïssé s'indigna et pour se mettre à l'abri de honteux conseils, et peut-être de pis, elle s'en alla passer quelques jours chez ses amis Bolingbroke, près d'Orléans, où sa vertu, plus estimée, était moins en danger qu'à Paris.

Je suis obligé de vous dire des choses un peu délicates, et c'est l'époque qui veut cela. Mais au moins Mlle. Aïssé a pour elle de n'y avoir pas du tout prêté. Comme Mme. de Tencin lui a toujours montré beaucoup d'antipathie, on suppose qu'elle pouvait surtout lui en vouloir de ne pas être entrée dans ses vues, à la fois pratiques et malhonnêtes. Dans cette charmante figure d'Aïssé, ce qui



Mademoiselle Aïssé.

touche le plus, il me semble, parmi beaucoup de jolis traits, délicats et sensibles, c'est d'avoir introduit avec tant de simplicité une note pure au milieu des mœurs de ces temps aimables, mais pervers. A côté de tant de facilités, dans ce monde où le plaisir est roi, Aïssé n'était capable que d'une grande passion unique et dévorante, et qui va bientôt la saisir pour la consumer toute entière. Comme le romantisme, l'amour vrai est de tous les temps.

Avant d'en venir à la touchante aventure de cœur, qui devait rendre célèbre le nom de Mlle Aïssé, il nous faut liquider un doute. Nous avons laissé le baron de Ferriol repartir pour Constantinople. Quand il en revint, en 1709, il retrouva grande et formée la petite Circassienne de cinq ans qu'il avait jadis confiée à sa belle-sœur. Il est certain qu'il fut séduit par la jolie fille qui lui rappelait les bazars d'Asie. Le bruit a couru, à l'époque même, que ce peu scrupuleux Ferriol aurait alors voulu exercer ses droits de seigneur et de propriétaire sur la petite esclave achetée autrefois à beaux écus.

Et les érudits, à grand renfort de bésicles, se sont penchés sur ce problème délicat. Comme toujours, ils ne sont pas d'accord.

Le mieux me paraît de vous faire vous-mêmes juges du débat, sur le seul document écrit qui nous en reste, la lettre du baron de Ferriol, que voici, et qu'il adressait à sa pupille:

*«Lorsque je vous retirai des mains des infidèles et que je vous achetai, mon intention n'était pas de me préparer des chagrins, et de me rendre malheureux.*

*«Au contraire, je prétendis profiter de la décision du destin sur le sort des hommes, pour disposer de vous à ma volonté, et pour en faire un jour ma fille ou ma maitresse. Ce même destin veut que vous soyez l'une et l'autre, ne m'étant pas possible de séparer l'amour de l'amitié, et des désirs ardents d'une tendresse de père. Tranquille, conformez-vous au destin et ne séparez pas ce qu'il semble que le ciel ait pris plaisir à joindre...» (2).*

Il me semble que ce texte est clair. Il exprime les vœux de M. de Ferriol — mais il n'exprime que cela; ce qui ne veut pas du tout dire que ces vœux aient été comblés.

Je crois même très sincèrement le contraire, et j'en veux pour preuve les sentiments filiaux et dévoués que Mlle Aïssé ne cessa de témoigner, jusqu'à sa mort, au vieux ba-

(2) Voici le texte complet de la lettre de l'ambassadeur de Ferriol à sa pupille Aïssé. Nous respectons l'orthographe de l'original.

*«Lorsque je vous retiray des mains des infidèles, et que je vous achetay, mon intention n'estoit pas de me préparer des chagrins et de me rendre malheureux; au contraire, je prétendis profiter de la décision du destin sur le sort des hommes pour disposer de vous à ma volonté, et pour en faire un jour ma fille ou ma maitresse. Le mesme destin veut que vous soiez l'une et l'autre, ne m'estant pas possible de séparer l'amour de l'amitié, et des désirs ardents d'une tendresse de père; et tranquille, conformés vous au destin, et ne séparés pas ce qu'il semble que le Ciel ayt pris plaisir de joindre.*

*«Vous auriez esté la maitresse d'un Ture qui auroit peut estre partagé sa tendresse avec vingt autres, et je vous aime uniquement, au point que je veux que tout soit commun entre nous, que disposiés de ce que j'ay comme moy mesme.*

*«Sur toutes chases plus de brouilleries, observés vous et ne donnés aux mauvaises langues aucune prise sur vous; soyés aussy un peu circonspecte sur le choix de vos amies, et ne vous livrés à elles que de bonne sorte; et quand je seray content, vous trouverez en moy ce que vous ne trouveriés en nul autre, les noeuds à part qui nous l'eut indissolublement. Je t'embrasse, ma chère Aïssé, de tout mon coeur.»*

(D'après Sainte - Beuve: Nouvelle galerie de femmes célèbres. Paris. Garnier. 1882.)

ron. Elle ne lui témoigna que de la gratitude, et ne paraît pas avoir eu la moindre occasion de ressentiment. Une oasis de fraîcheur et de pureté, sous la Régence aux mœurs corrompues, cela me semble trop joli pour nous priver d'une telle rencontre, quand il ne s'agit après tout que d'une conjecture — et je préfère m'en tenir, pour Aïssé et pour le bon M. de Ferriol, au bénéfice d'un doute qui est honorable à tous deux.

D'autant que M. de Ferriol vivait encore lorsque Mlle Aïssé fut atteinte du sentiment délicieux qui nous la rend aujourd'hui si sympathique. Elle avait rencontré un charmant jeune homme, beau, valeureux, vertueux, sensible, cultivé, le chevalier d'Aydie, dont Voltaire a fait grand éloge, et que la difficile Mme. du Deffand a dépeint avec amitié et que Montesquieu estimait.

— Il s'éprit d'Aïssé. Elle commença par résister. Et puis, elle l'aima à son tour.

Chaque fois que dans mes promenades à travers le léger, frais et voluptueux XVIIIe. siècle, je rencontre un sentiment vrai, durable et profond, comme celui qui unit Aïssé et d'Aydie, je trouve le fait assez rare pour le souligner et l'admirer.

On n'a pas de renseignements précis sur les amours de ces jeunes gens, qui furent vives et durèrent dix ans. Leurs lettres ont été détruites, deux seules exceptées, qui sont tendres, fines et un peu précieuses. Tout ce que l'on sait de leur liaison, c'est indirectement que l'on a recueilli, par les confidences que Mlle. Aïssé en a faites, dans les seules lettres authentiques qu'on ait d'elle, à son amie Mme. Calandrini, de Genève; à qui elle s'est confiée jusqu'à sa mort. (3)

Une petite fille était née, secrètement, grâce à l'affectueuse intervention de Mme. Bolingbroke. L'enfant était élevée dans un couvent, en province, où sa mère allait la voir. Plus tard, le chevalier l'adoptera, et reconnaîtra cette petite Célénie, qui, mariée au comte de Nanthia, fera souche; sa descendance, dit-on, vit encore.

Dans ses lettres à Mme. Calandrini, qu'on a publiées à la fin du XVIIIème siècle, Aïssé parle assez souvent de sa fille, et fort joliment, avec une sensibilité touchante. Elle avait une âme des plus tendres, passionnée et scrupuleuse, qui fait tout le prix de ses lettres, d'une grâce un peu retenue et voilée, qui sent encore son XVIIème siècle, où l'on avait la pudeur de ne pas tout dire et de sous-entendre. Il y a dans cette correspondance un intérêt double, historique et psychologique. On y trouve d'abord une peinture très agréable de l'époque, et du milieu

où sa destinée vagabonde avait transporté la jeune Circassienne. Elle était bien placée pour bien voir et bien enregistrer le spectacle des choses autour d'elle: la cour, la ville, les salons, les galanteries du Palais-Royal, les théâtres et la rue même de Paris, où les actionnaires de Lan faisaient fortune et banqueroute entre le matin et le soir, et où les badauds allaient regarder les convulsionnaires entrer en frénésie au cloître Saint Merry. (4)

Ces mœurs ne laissaient pas Mlle Aïssé indifférente, et il lui est même arrivé de conclure, sur tous les excès de cette époque, d'une touche forte et qui va loin: «*Tout ce qui arrive dans cette monarchie annonce bien*

(3) Cette dame, qui, par son mariage, tenait à l'une des premières familles de Genève, était Française et Parisienne, fille de M. Pellissary, trésorier général de la Marine; elle avait eu l'honneur d'être célébrée, dans son enfance, par le poète galant Pavillon.

Une soeur de madame de Calendrini avait épousé le vicomte de Saint-John, père de lord Bolingbroke, qu'il avait eu d'un premier lit: de là l'étroite liaison des Calendrini avec les Bolingbroke, les Villette et les Ferriol.

Madame de Calendrini était à la fois une femme aimable et une personne vertueuse; elle s'attacha à l'intéressante Aïssé, gagna sa confiance, reçut son secret, et lui donna des conseils qui peuvent paraître sévères, et qu'Aïssé ne trouvait que justes. Celle-ci, née pour les affections, et qui les avait dû refouler jusque-là orpheline dès l'enfance, n'ayant pas eu de mère et l'étant à son tour sans oser le paraître, amante heureuse, mais troublée dans son avcu, du moment qu'elle rencontra un coeur de femme digne de l'entendre, s'y abandonna pleinement; elle éclata: «Je vous aime comme ma mère, ma soeur, ma fille, enfin comme tout ce qu'on doit aimer.» De vifs regrets aussitôt, des retours presque douloureux s'y mêlèrent: «Hélas! que n'étiez-vous madame de Ferriol? Vous m'auriez appris à connaître la vertu!» (Sainte - Beuve, loc. cit.)

(4) Voltaire, qui avait eu communication du manuscrit pendant son séjour en Suisse, écrivait à d'Argental (de Lausanne, 12 mars 1758): «Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de Mademoiselle Aïssé, écrites à une madame Calendrini de Genève. Cette Circassienne était plus naïve qu'une Champenoise. Ce qui me plaît de ces lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous comme j'en parle et comme j'en pense» (Sainte - Beuve, loc. cit.).





### FILLES TURQUES

Gravure tirée d'un recueil de cent estampes coloriées représentant les costumes des différents habitants du Levant. (in-folio, Paris, Cars 1714 ou Jacques Collombat 1715).

Ce travail fut exécuté en 1707 et 1709 sur l'ordre de M. de Ferriol, ambassadeur du Roi de France à Constantinople; il est tiré de «tableaux peints d'après nature». Les planches ont été gravées par Scotin, Hansard, Simoneau, etc. Le volume constitue une très précieuse source de renseignements sur le costume des Orientaux au 18ème siècle et est très rare.

C'est en 1698 que l'ambassadeur de Ferriol acheta sur le marché des esclaves de Constantinople la petite Aïssé.

sa destruction.» Aïssé parle quelquefois de ses lectures, et elle en nomme deux, qui disent son goût: «*Gulliver*», récemment traduit de l'anglais, qui l'a amusée; et les «*Mémoires d'un homme de qualité*», qui viennent de paraître et qui l'ont émue.

A cet égard, il y a lieu de citer la phrase où elle parle du livre de l'abbé Prévost, et qui montre délicatement la différence qu'une personne raffinée pouvait faire encore en 1728 entre les exigences de la raison et les entraînements du sentiment:

«*Il ne vaut pas grand'chose*, dit-elle du livre nouveau; *on en lit cependant quatre vingt dix pages en fondant en larmes...*» On a cru voir là l'effet de «*Manon Lescaut*» sur une âme sensible. Malheureusement, la bibliographie, science sévère, nous oblige à faire observer qu'à cette date d'Octobre 1728, où cette phrase fut écrite, Mlle Aïssé n'avait pu lire encore que les deux premiers tomes des Mémoires, et nullement l'épisode de *Manon Lescaut*, qui ne paraîtra qu'en 1731, dans le septième volume. C'est tant pis. Car on eût aimé que ces pleurs d'Aïssé eussent été versés sur les malheurs de Des Grieux, qu'elle était faite pour comprendre.

Car pour elle non plus, l'amour passionné n'avait pu être une source unique de félicités. Tout en adorant son chevalier, elle n'avait pu s'empêcher d'éprouver d'horribles remords. Ce n'était pas en vain que la petite asiatique avait reçu le baptême et que sa conscience avait été formée par des directeurs jansénistes. Au milieu des ravissements de la tendresse, le sentiment de son péché avait grandi et remué d'amers scrupules dans son cœur. C'est aussi ce qui donne tant de pathétique aux confidences de ses lettres à Mme. Calandrini, où on la voit, déjà atteinte de consommation, essayer de rompre sa liaison coupable et tenir son amie au courant des efforts qu'elle fait dans ce sens.

Elle avait refusé le mariage que lui proposait son amant. Ce refus est singulier. Il eût apaisé sa conscience.

Quelle raison avait-elle donc? D'Aydie était chevalier de Malte; il aurait pu facilement se faire relever de ses vœux. Aïssé dut l'en empêcher, et une phrase d'une de ses lettres dit pourquoi: «*La nature de son bien est un furieux obstacle...*» Il est possible, en effet, que la fortune du chevalier ait été fondée sur un bénéfice ecclésiastique; en y renonçant, il aurait ruiné sa fille. Aïssé n'aura pas voulu assurer son bonheur au détriment de l'avenir et de la fortune des deux êtres qu'elle aimait.

Ce ne serait pas la première fois que la

question d'argent serait venue briser les vœux d'un cœur.

A la fin, Aïssé persuada son chevalier qu'il fallait renoncer aux joies défendues. Il l'aimait; il y consentit pour lui plaire, et ne cessa point pour cela de l'aimer. Sans doute il savait qu'il ne cédait qu'à une mourante, et que les soucis de son amie étaient ceux d'une âme élevée... — Ceci dit, je ne puis m'empêcher de trouver un peu sectaire le zèle de Mme. Calandrini, dont l'austérité s'était mise en tête de rompre l'union, après tout, si décente, de ces deux cœurs. C'est à son influence que la pauvre Aïssé s'était rendue; ses lettres l'attestent, et on ne peut lire sans peine le récit des cruels tourments que lui infligea le prosélytisme de l'intransigeante Calandrini.

Combien plus humaine, au contraire, avait été la peu vertueuse Mme de Parabère, autre amie d'Aïssé, adoucissant de sa bonté les derniers moments de la jeune femme, et lui envoyant même en secret un prêtre de son choix pour l'administrer: Mlle Aïssé ne voulait mourir et quitter ce monde qu'absoute par des mains jansénistes.

Du moins, mourait-elle apaisée, comme il apparaît à cette dernière page de la dernière de ses lettres, où elle fait ses adieux à la confidente de ses amours et de ses remords:

«*Adieu, ma chère Madame; je n'ai plus la force d'écrire. C'est encore pour moi une douceur infinie de penser à vous; mais je ne puis m'occuper de cette joie sans m'attendrir, ma chère amie. La vie que j'ai menée a été bien misérable; ai-je jamais joui d'un instant de joie? Je ne pouvais être avec moi-même. Je craignais de penser; mes remords ne m'abandonnaient jamais depuis le moment où j'ai commencé à ouvrir les yeux sur mes égarements. Pourquoi serais-je effrayée de la séparation de mon âme, puisque je suis persuadée que Dieu est tout bon et que le moment où je jouirai du bonheur sera celui où je quitterai ce misérable corps?*»

A mettre en pendant au portrait de la malheureuse Aïssé, voici maintenant Julie de Lespinasse, autre amoureuse aussi célèbre, et aussi finalement déçue, mais à qui au moins revient l'honneur de nous avoir laissé quelques-unes des plus belles lettres d'amour de la littérature épistolaire féminine.

De naissance irrégulière, Julie de Lespinasse était elle-même un enfant de l'amour, et elle se trouvait, par son père, M. de Vichy-Chamrond, la propre nièce de la célèbre Mme. du Deffand, qui devait jouer un rôle assez considérable dans sa vie.



Mlle. DE LESPINASSE

En effet, à la mort de sa mère, Julie se vit en butte aux mauvais traitements de sa parenté, et Mme. du Deffand prit la jeune fille avec elle pour en faire sa dame de compagnie, à la condition formelle que Julie s'engagerait à ne jamais chercher à changer d'état. Ainsi la marquise faisait coup double. Sous le couvert de la bienveillance et de la générosité, elle procurait à l'orpheline une vie agréable auprès d'elle, et à soi-même, en sa personne, une compagne dévouée et reconnaissante; et la tenant sous sa dépendance, elle assurait ainsi les siens contre toute éventuelle et scandaleuse revendication.

Or, Mlle. de Lespinasse, était devenue la familière de la maison de Mme. du Deffand, qui recevait beaucoup d'hommes de lettres et de beaux esprits. Et comme elle était jeune et jolie, il arriva que les habitués du salon de Mme. du Deffand, séduits par l'intelligence et la grâce de Mlle. de Lespinasse, s'arrêtaient volontiers à l'appartement de celle-ci quand ils allaient voir la vieille marquise. Il se constitua de la sorte, à son insu, une espèce de second salon dans sa maison; et quand ils arrivaient chez elle, après un premier stage chez l'aimable lectrice, ses amis ne lui apportaient, en somme, que des restes.

Mme. du Deffand, tout aveugle qu'elle était, surprit le secret de ces réunions clan-

destines. Elle fit une colère épouvantable, et Mlle. de Lespinasse fut chassée. Mais elle entraîna la plupart des amis de Mme. du Deffand dans sa retraite, et elle eut son salon à elle, qui compta, et, d'Alembert en tête, joua un rôle actif et important lors de la publication de l'Encyclopédie.

Je soupçonne Mlle. de Lespinasse d'avoir été un peu bas-bleu. Mais elle devait compenser cet inconvénient par une sensibilité très vive, dont elle fait étalage assez volontiers dans ses lettres.

Environ 1766, elle fit la connaissance d'un jeune Espagnol dont elle se trouvait de dix ans l'aînée: il s'appelait M. de Mora.

Elle conçut aussitôt pour lui une violente passion, qui lui fut rendue, au vu et au su de tout le monde, et d'Alembert seul ne s'en avisa point, car il est des grâces d'état pour les mathématiciens amoureux. Quand tout le monde, dans le groupe encyclopédiste, admirait la puissance de cette passion, d'un si merveilleux romanesque, d'Alembert continuait à croire que la plus candide amitié liait Mora et sa Julie.

Cependant, M. de Mora était poitrinaire, et se consumait lentement. Julie le savait; elle en était au désespoir et ne s'en cachait point. Elle parle de Mora dans une de ses lettres à son ami et confident M. Suard:

*«Le moyen de ne pas aimer à la folie M. de Mora ? J'ai un scrupule en vous faisant voir ses lettres. Je vous prouve qu'il est sensible, mais je fais tort à son esprit. Il est étranger, il m'écrit avec rapidité et négligence; en un mot, il a autant d'esprit que d'âme, et je l'avais jugé ainsi avant de l'aimer.»*

— Or, malgré tant d'amour, M. de Mora avait dû retourner en Espagne. Et le spectacle de Mlle. de Lespinasse déchirée par ce départ, plongeait ses amis dans une admirative compassion; car ne faisant profession que d'aimer, elle ne se cachait pas de n'être bonne qu'à cela. En 1774, Mora était à toute extrémité. Julie le persuada qu'il n'était pas bien soigné en Espagne, qu'il ne pourrait l'être qu'à Paris, près d'elle.

Quoique mourant, M. de Mora se mit en route, pour s'arrêter, privé de forces, à Bordeaux; où, au bout de peu de temps, il mourut.

La douleur de Mlle. de Lespinasse fut immense; et elle fut plainte de tous ses amis avec une extrême chaleur, autant qu'admiration pour la capacité d'amour et de chagrin dont elle faisait preuve.

Car ils croyaient que tout le tourment de Julie était l'effet unique de son deuil. Or, il s'agissait d'une toute autre cause, que ses

amis ne savaient pas, comme Mlle de Lespinasse pouvait elle-même le noter, quand elle écrivait à cette date à un autre occupant de son cœur :

*«Ils croient tous que c'est la mort de M. de Mora qui me tue. S'ils savaient que c'est votre mariage qui a frappé le coup mortel!»*

Eh ! oui ! M. de Mora vivait encore, que depuis deux ans Julie s'était éprise d'un autre. L'illustre M. de Guibert, officier de valeur, beau garçon, poète aussi, auteur d'un essai sur la tactique qui avait ravi d'enthousiasme le grand Frédéric, dont Napoléon devait faire grand cas, dont Voltaire admirait l'esprit et le talent, et qui a séduit tous les philosophes de son temps, charmés de découvrir un des leurs dans ce militaire. Julie le vit et en fut émue. Elle résista d'abord, puis céda. Nous savons par elle la date de cette chute et de ce triomphe de la tactique: le 10 Février 1774.

*«C'est le 10 Février de l'année dernière, écrit Julie, que je fus éivrée d'un poison dont l'effet dure encore. Hélas ! par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant?...»*

Le malheur le plus accablant, le voici: ce fut ce même 10 Février que Mora reçut la dernière atteinte de son mal.

Julie l'aimait toujours et elle appartenait à un autre !

Et Mora était mort, en Mai. Et voilà qu'en Juillet, M. de Guibert commençait à parler de se marier; et il faisait plus que d'en parler: il allait voir sa fiancée en quelque province. Et non seulement il se fiançait, mais encore il continuait à entretenir une autre liaison. Ces tacticiens sont des gens terribles...

Tel était le nouvel amant de Mlle. de Lespinasse, à qui la littérature est redevable d'un chef-d'œuvre — non ses tragédies certes (il écrivait des tragédies), mais cette correspondance immortelle où, de jour en jour, trois années durant, pour quelques rapides moments d'un bonheur inoui, sans mélange, Julie de Lespinasse amoureuse, infidèle et abandonnée, a jeté les cris déchirants de sa passion malheureuse, de sa haine, de ses regrets, de sa jalousie, de ses remords et de son désespoir, et analysé d'heure en heure avec une merveilleuse lucidité, les tourments de son âme retentissante, qui n'était faite que pour l'amour.

Il est bien difficile de faire un choix dans les lettres de Mlle. de Lespinasse, si émouvantes par leur abondance et la violence de leurs cris. La plus belle est aussi la plus courte, qui les résume toutes: elle n'a que



Mme. DU DEFFAND

deux lignes; et elle est datée *«De tous les instants de ma vie»*. La voici:

*«Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends.»*

Il est vrai qu'à son ordinaire, Mlle de Lespinasse était plus prolixe, et la plume à la main, il me semble qu'elle devait avoir du plaisir à s'étendre sur l'expression de ses sentiments: on n'est pas pour rien amie de la littérature.

Écoutez ceci, par exemple: *«Toute entière au bonheur d'aimer et d'être aimée... J'ai tant joui, j'ai si bien senti le prix de la vie, que s'il fallait recommencer, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions. Aimer et souffrir, le ciel, l'enfer, voilà à quoi je me dévouerais; voilà ce que je voudrais sentir; voilà le climat que je voudrais habiter, et non cet état tempéré dans lequel vivent tous les sots et tous les automates dont nous sommes environnés... J'aime pour vivre, je vis pour aimer...»*

Je crains pourtant qu'il n'y ait eu plus d'enfer que de ciel dans la brûlante passion de Julie de Lespinasse.

M. de Guibert ne répondait qu'assez légèrement, vous l'avez vu, à la tendresse de la malheureuse; si bien qu'elle avait à tous les instants sous les yeux le souvenir du







#### LA JEUNE CAPTIVE

Portrait de Mlle de Coigny à l'une des fenêtres de la prison Saint Lazare.  
(aquarelle de Hubert Robert)

deau par la suite à un amateur d'autographes, l'archéologue Millin, qui les imprima en 1798 dans «*Le Magasin encyclopédique*». C'est ainsi que ces vers ont été sauvés, qui rendent Aimée de Coigny immortelle, sans qu'elle ait beaucoup paru s'en soucier.

Elle n'était pas sotte, pourtant; loin de là. Et sa distraction avait une excuse.

Tandis qu'elle inspirait à un poète des sentiments si délicats, Aimée de Coigny était amoureuse, derrière ses barreaux.

Elle était passionnément occupée d'un autre, le beau, spirituel et peu scrupuleux M. de Montrond, qu'elle épousera plus tard, et qui lui mangera sa fortune, ou ce que son premier mari lui en avait laissé. Car Mme. de Coigny a été mariée beaucoup de fois.

En attendant, Montrond la sauva, ayant réussi à faire rayer son nom (et le sien aussi) de la liste fatale, où figurait André Chénier, qui malheureusement y resta. Il paraît que cette double rature coûta mille louis à M. de Montrond, sur lesquels le pourvoyeur de la Guillotine, Fouquier-Tinville, eut sa part.

Aimée de Coigny n'en était pas à son premier amour, ni même à sa première aventure, ayant eu la chance d'être venue au monde assez avant la Révolution pour pouvoir savourer délicatement les dernières années de bonheur de l'ancien régime.

Duchesse de Fleury à seize ans, par son mariage avec un époux encore plus jeune qu'elle, à vingt ans elle avait enlevé le beau Lauzun à la marquise de Coigny, sa cousine, qui faisait languir le séducteur. Elle devait d'ailleurs le tromper, tout Lauzun qu'il était, à Rome, avec un séduisant Anglais, lord Malmesbury. La révolution venue, et Lauzun devenu Biron et général républicain, Aimée lui demandera tranquillement la clef de sa petite maison de Montrouge, où ils regardaient naguère ensemble si poétiquement le clair de lune.

Aimée, qui manquait un peu de vergogne, y voulait cacher son nouvel amant, décrété suspect. Mais Lauzun ne répondra pas, ayant lui aussi à sauver sa tête.

En 1794, Aimée de Coigny est arrêtée, et incarcérée à Saint Lazare, où Chénier la retrouve, qui l'avait déjà vue sans doute dans le monde, avant la tourmente, chez ses amis Pange et Le Coulteux.

Là, dans ces jours de sang et de terreur, entre les murs hideux où la mort parque ses victimes, l'émouvante élégie a jailli du cœur du poète.

*«Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la  
[mousson  
Et comme le soleil de saison en saison  
Je veux achever mon année.  
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,  
Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,  
Je veux achever ma journée !...»*

La Terreur finie, Montrond s'étant fatigué d'Aimée, ils divorcent. Aimée redevenue de Coigny, fréquentait alors assidûment, à Epinay, chez les dames de Bellegarde, et c'est là qu'elle fit la rencontre d'un petit homme à l'air chafouin, qu'elle devait aimer passionnément. Il s'appelait Mailla Garat, il était le neveu du conventionnel et le frère du chanteur du même nom; il faisait lui-même partie du Tribunal, sans qu'on sût pourquoi, et cela a donné lieu à cette judicieuse épigramme: *Pourquoi ce petit homme est-il du Tribunal ? — C'est que ce petit homme a son oncle au Sénat.*

De talent nul, entretenu des femmes qu'il battait, sachant parler, comme tout le monde à cette époque, la main sur le cœur et nommant Rousseau, larme à l'œil: on n'a pas gardé de lui une ligne, ou un bon mot.

Cependant, il fut adoré, et particulièrement d'une femme délicieuse et de grand esprit, Sophie de Grouchy, qui était veuve de Condorcet. Elle habitait près de Meulan, à la Maisonnette; et elle y goûtait un bonheur sans mélange auprès de son Mailla Garat,

quand elle eut la mauvaise idée d'inviter Aimée de Coigny — notre petite Aimée, comme elle dit — à venir vivre sous son toit. Sophie était un peu jalouse de Mailla, qu'elle savait volage. C'est pour le retenir à la maison qu'elle inventa cette imprudente compagnie.

Il advint ce qui devait arriver. Aimée et Mailla Garat se convinrent. On a retrouvé et publié les lettres qu'elle lui écrivait: les unes brûlantes et les autres, tendres, qui témoignent joliment des façons de sentir d'une âme romanesque, au lendemain de la Terreur, dans les facilités du Directoire.

Écoutez une des premières lettres de Madame de Coigny à son «Maillaimé»:

*«Je n'ai pas rencontré un pré bien vert, un bois touffu, une petite maison propre et isolée que tout de suite je ne m'y sois établie avec toi; passant notre vie entre tes succès littéraires, de douces études partagées, de bonnes lectures, des promenades, des repos actifs... et la suite bienheureuse de Maillaimé faits à ta douce image dans la ferveur voluptueuse de l'amour que tu inspires et que tu partages.*

*«Tout se plaçait dans notre joli asile, nos amis, notre postérité, ton aimable oncle, mais les souvenirs en étaient bannis, eux seuls étaient rejetés, le présent et l'avenir étaient là pour nous les seules divisions du temps.*

*«Mais hélas ! mon tendre cœur, tout ce plan n'est qu'une fable, c'est mon cœur qui trouble mon imagination et la remplit d'images séduisantes... Je prends le parti de ne plus radoter tout haut, et de ne plus jamais te faire errer dans les champs fleuris mais imaginaires d'une vie qui décolore la nôtre par le bonheur dont elle nous berce et qui nous fuit... Te verrais-je bientôt et le désires-tu beaucoup ? Adieu donc, mon tendre petit. Songe à moi comme à une partie de toi-même et la partie la plus sensible...»*

Voilà comme écrivait la jeune femme; les autres lettres à l'avenant, aussi vives, aussi enjouées, aussi tendres. Et ceci ne serait que charmant, s'il ne s'était bientôt mêlé à cette idylle une assez noire perfidie, qui nous fait passer de Gessner et de Berquin aux méchancetés appliquées des «Liaisons dangereuses.»

Non contente d'avoir enlevé à son amie Sophie de Condorcet le volage Mailla, Aimée de Coigny le voulut avoir tout à elle: et pour que Sophie n'en ignorât point, elle imagina de quitter la Maisonnette, en y oubliant son écritoire.

Une lettre de Mailla dépassait, que Sophie lut, naturellement; et elle apprit tout.

Elle aimait, elle ne se fâcha point; elle se contenta d'être très malheureuse.

Qu'avait donc pour lui ce diable de Mailla Garat, qu'il suscitât tant de tendresses et de si profonds attachements, qu'on ne voulût payer des plus parfaites humiliations? Les lettres désespérées de Sophie à son infidèle sont émouvantes sur ce point. Elle consent à tout pour que Mailla continue à la voir.

Après tout, c'est bien cela, l'amour: ce qui est plus fort que l'orgueil.

On nous a conservé les réponses du tribun. Elles sont laides, arrogantes et d'une grande fourberie. A les lire, on pense aux charmantes créatures engluées par ce vilain homme. A la longue, Aimée de Coigny cessa de triompher de sa victoire pour s'aviser à son tour qu'elle s'enlisait.

Plus tard, ayant enfin uni son sort à un M. de Boisgelin, qui avait l'esprit distingué et le cœur noble, elle pourra dire dans ses «Mémoires» que son âme, mieux appareillée, se sentit «relevée et mise à sa place.»

Il faut croire que c'était un besoin naturel, à cette belle jeune femme spirituelle, athée, voluptueuse et philosophe, qui ne s'était jamais privée de rien et ne s'était jamais refusé une fantaisie — mais que l'on risque fort de méconnaître tant qu'on n'a pas lu ses «Mémoires», qui sont bien ce qu'Aimée de Coigny a fait de plus imprévu, de plus déconcertant, et d'ailleurs de plus remarquable dans sa vie.

On croit y trouver les souvenirs d'une caquette et d'une amoureuse: on découvre le livre d'un profond politique, les vues les plus incisives et les plus nettes qu'aucun de ses contemporains ait portées sur la Révolution, sur l'Empire, sur Napoléon et l'état de la France à la fin de son règne.

Toutefois ne surfaisons pas la politicienne, que Charles Maurras a honorée du beau surnom de «Mlle Monck» en raison du rôle qu'elle a joué dans la coulisse, au moment du retour des Bourbons. Il se peut qu'Aimée de Coigny, qui était mobile, ait tardivement découvert les raisons de la légitimité, auprès d'un amant royaliste.

L'ayant sans trop de peine convaincue, M. de Boisgelin la dirigea sur Talleyrand. C'était le temps de la retraite de Russie et de la conspiration Malet; l'empire vacillait sur ses bases.

Aimée qui voyait beaucoup Talleyrand, et pouvait lui parler en liberté, l'entreprit sur la nécessité de parer à l'événement, et à l'en croire, ce serait elle qui aurait amené le prince de Bénévent à envisager le retour du roi, et du seul possible, le roi Bourbon. — A

quoi tiennent le sort des empires et la réfection des trônes ! Les républicains se consolent en pensant que le républicain Mailla Garat avait par provision beaucoup battu la jeune femme qui devait faire la Restauration...

Je vous signale, dans ses «*Mémoires*», l'étonnant passage des conversations d'Aimée avec l'ancien évêque d'Autun, et notamment la scène stendhalienne où ce vieux renard brûle devant elle, dans la cheminée, un document qui ne doit pas laisser de traces, et pose pelle et pincette sur le papier flambant pour l'empêcher de s'envoler. Dont Mme. de Coigny fit son profit.

«*On n'apprend qu'avec un homme d'état à anéantir un secret bien secrètement*», lui dit-elle.

On imagine le bref sourire du diplomate à ce compliment de fine mouche.

— Ses *Mémoires* sont courts, par malheur; elle n'y parle pas de son cœur, elle n'y a

traité que cet épisode tardif de sa vie, et c'est dommage. Mais ces quelque cent pages suffisent à laisser entrevoir les coulisses d'une âme compliquée et plus frivole en apparence qu'au fond vrai. Maints détails montrent qu'elle savait voir et bien dire, soit qu'elle parle d'un tel, «*piémontais par son père, polonais par sa mère, trompé allemand par sa femme, anglais par ses alliances, russe par une cousine, français par conquête et espion par goût*» — soit qu'elle nous apprenne en passant pourquoi M. Molé ne riait jamais: sa gravité, dit-elle, tenait à ce qu'il avait les dents jaunes. Et elle-même, elle se connaissait, pour avoir su noter si finement, comme elle dit, «*sa bonne volonté de plaire et de s'amuser jusqu'au sein des conspirations...*»

Mesdames, Messieurs, les êtres ne sont jamais si simples qu'on les croit; et vous voudrez bien en convenir: même parmi les plus futiles, ce n'est pas seulement en lingerie que les femmes ont de curieux dessous.

Emile Henriot.



*Grands Magasins*

*Cicurel*

(S.A.E.)

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R.C. 26426



# La Fresque Égyptienne aux Tombeaux des Nobles à Thèbes

Par **M. A. Herbelin**

Agrégé des Lettres, Lauréat de l'Académie Française,  
Proviseur des Lycées Français du Caire et du Lycée de Méadi.

*Causerie servant de présentation à l'Exposition de la Fresque Égyptienne organisée par M. J. SERVAIS, au Foyer d'Art des Lycées Français du Caire, à partir du 6 Décembre 1949.*

Mesdames,  
Messieurs,

Toutes les grandes civilisations, tous les grands empires ont connu des périodes privilégiées où, comme par une grâce de l'histoire, la puissance politique et militaire assure et protège l'équilibre social, une économie florissante, des métiers organisés, un art porté à la perfection.

La XVIII<sup>e</sup>. Dynastie représente, pour l'Égypte ancienne, avant l'âge des Sêti et des Ramsès, une de ces époques d'apogée. Pendant plus de deux siècles, en dépit des troubles d'une révolution qui fut plutôt idéologique que sociale, règne une ère de grandeur et de repos. Les envahisseurs ayant été chassés, les rois thébains, réformateurs, administrateurs et légistes réunissent sous la même couronne la haute et la basse Égypte. Ils ont le pays bien en main. Leur autorité a gagné à la guerre victorieuse contre les Hyksos; ils y ont acquis des prisonniers qui leur procurent une main-d'œuvre abondante et souple. Grâce à une hiérarchie de fonctionnaires fidèles et fermes, grâce à ses vizirs et à un réseau de bureaux parfaitement ordonnés, le souverain, conscient de ses responsabilités morales voit tout, entend tout, veille à tout. La monarchie s'est centralisée et tout le monde, à son rang, est devenu son auxiliaire. Ces moyens permettent à l'extérieur une grande politique, une



**M. ANDRE HERBELIN**

politique internationale, depuis les frontières méridionales de la Nubie jusqu'aux côtes tributaires d'Asie et même à tout le bassin oriental de la Méditerranée. D'ailleurs ces monarques ont eu, bien avant la lettre, l'esprit social. Ils ont réorganisé et étroitement soumis à leur autorité une société naguère écartelée par la féodalité des princes et des clergés locaux; ils ont conféré un statut qui semble plus libéral aux travailleurs de la terre, à ceux des métiers. Les campagnes abondent en biens; l'artisanat anime les villes.

Pour commander à cet empire, une capitale de légende, Thèbes, cité du sceptre que les Grecs, venus d'un pays où les villes sont des bourgades, ont appelée «la ville aux cent portes», — Thèbes immense et majestueuse qui a compté plusieurs centaines de milliers d'habitants, la Thèbes des vivants et des morts.

\*\*

L'immense capitale, centre organique de l'Empire, se double en effet d'une ville des morts sur la rive gauche du fleuve: tandis que l'on vit sur la rive droite de l'existence du siècle, les morts thébains, dans les tombeaux à mi-coteau de la chaîne libyque, se sont intégrés, à côté de leurs Rois, à la vie immortelle, ceux du moins qui ont qualité, hauts fonctionnaires, grands prêtres, digni-

taires civils ou religieux. Ils ont là leur demeure, comme naguère au bord du fleuve, dans des hypogées en forme de T au fond desquels se dressent leurs statues, tandis que sur les murs s'organisent des scènes peintes qui nous restituent leur existence terrestre.

Le site est saisissant de cette nécropole de *Cheikh Abd-El-Gournah* en face de Louxor mais sur l'autre rive du Nil, si on imagine la chaîne libyque dépouillée, inhumaine, défendue par son chaos de roches, et, devant son alignement, les temples funéraires royaux dont les vestiges les plus célèbres sont le Ramesseum et les statues du temple d'Aménophis III qu'on appelle Colosses de Memnon.

Toutefois, les tombes des souverains et de leurs reines, de caractère plus hiératique et plus religieux, plus fréquentées de l'image des dieux, ont peut-être moins de signification que les tombeaux ornés d'images familières, souvent souriantes qui nous livrent, au lieu du dogme, l'authentique, le réel, le quotidien

\*\*\*

Pour comprendre mieux ces images et les apprécier davantage, il convient de rappeler, — à grands traits —, la philosophie de ce peuple, à ce moment de son destin, sur l'au-delà et sur la vie future, et aussi certains des rites et des gestes par lesquels s'exprime cette philosophie. Pour le Thébain d'il y a 3500 ans, la mort semble ne pas avoir de réalité: c'est à peine si elle est un avatar. Un être immatériel «double» son être de chair, qui lui ressemble, qui le suit au cours de sa vie, sorte d'ange gardien, et lui survit après le trépas. Il suffit à ce «Ka» d'un support matériel qui sera la représentation du corps, — statue, peinture, esquisse, — pour que le défunt vive d'une vie analogue à celle qu'il connaissait au temps où il respirait le ciel des vivants, d'une façon illimitée, aussi longtemps que durera l'image elle-même, son «corps d'éternité».

Et il suffit, pour qu'il vive heureux et comblé dans l'autre monde, qu'il soit entouré, en images, de tous les accessoires — êtres et choses — de qui dépend son bonheur.

Encore faut-il, pour qu'il communie à la béatitude d'Osiris, dieu prototype des morts, pour qu'il devienne Osiris lui-même, qu'il ait mené une vie vertueuse et que Thout, ayant pesé son âme dans la balance de justice, l'ait trouvée innocente. Et c'est pourquoi, après le trépas, si on le peut, on conduit le cadavre à Abydos, centre du culte osirien, dans une sorte de pèlerinage posthume: c'est donner au défunt une chance supplémentaire. Au moins lui érige-t-on, si on ne peut faire plus, une stèle funéraire. Enveloppé de bandelettes

et tenant en main les insignes osiriens, — bâton de commandement, fouet, il est conduit dans une barque dont la proue et la poupe sont en forme de papyrus. A Abydos se déroule une série de cérémonies et de sacrifices: le prêtre présente des bouquets aux dieux ou des offrandes; revêtu d'une peau de panthère, il accomplit les libations réglementaires au moyen de quatre vases; ou c'est le rite de l'ouverture de la bouche, rite mystérieux qui semble avoir pour objet d'insuffler la vie nouvelle au corps d'éternité (tombeaux de Nébamon, d'Ouserhat, de Nakht, de Rékmiré).

Ces cérémonies terminées, on retourne à Thèbes dans le même équipage. Et alors commencent les véritables funérailles; on traverse le fleuve; on accompagne le cadavre en cortège; des pleureuses sont là (Nébamon), et des amis revêtus de robes blanches et appuyés sur une longue canne. Sur la tête, sur les épaules ou à bout de bras, des serviteurs transportent un mobilier, vrai ou factice, qui donnera au mort tout le confort auquel il était habitué (Rékmiré) et, sur une sorte de brancard, de quoi se nourrir, du pain, des fruits, des pièces de viande, des poissons.

Aucun de ces tableaux n'a un caractère tragique ni douloureux. C'est qu'il s'agit bien moins d'exprimer le deuil que de faire en sorte que, grâce à des images, la vie terrestre se projette dans l'au-delà et s'y prolonge. A plus forte raison les scènes de la vie quotidienne qui se développent comme des «documentaires» aux différents registres des murs ne sont à aucun degré des scènes de tristesse.

\*\*\*

Voici d'abord des scènes de fêtes et de banquets, où se manifeste le goût d'une société raffinée pour les plaisirs qui rendent la vie souriante, pour le luxe du vêtement, pour les réunions mondaines, la musique, la danse, la chair délicate, la parure, les parfums, les fleurs. Les hommes et les femmes qui sont rassemblés là, — parmi eux le mort tel qu'il était au moment où il jouissait de tous ses avantages physiques —, respirent la joie; les hommes portent le pagne et l'ample tunique d'un tissu de lin blanc très fin presque transparent, les femmes une sorte de longue robe collant aux hanches, tombant jusqu'aux pieds et s'évasant élégamment jusqu'au bas. Les uns et les autres portent souvent des perruques compliquées, et toujours des bijoux, bracelets, diadèmes, larges colliers; les femmes ont des boucles d'oreilles et des fleurs de lotus dans leurs cheveux; leurs yeux sont cernés de fard; aux pieds, des sandales de cuir ou de papyrus aux couleurs vives. De



Tombeau d'Ouserhat. Les corps et les âmes ravitaillés par la bonne déesse.

jeunes esclaves circulent parmi les groupes: elles ne portent souvent qu'un léger cache-sexe soutenu d'une ceinture dorée. L'une d'elles arrange un détail dans la toilette de sa maîtresse (tombeau de Djoser Karê Seneb). Un chat familier, l'animal d'élection des Egyptiens, s'est arrêté sous une chaise (Nakht).

On sent que l'atmosphère est chargée de parfums: les corps sont brillants d'huile odoriférante; on est coiffé les jours de fête d'une sorte de cône de cuir imbibé d'essences rares; des fleurs sont partout répandues, les plus belles de forme, les plus riches de senteurs.

On chante; on fait de la musique. Au tombeau de Nakht, on voit le maître et sa femme assis tandis qu'un prêtre accomplit les rites de consécration devant une table chargée de mets. Un orchestre féminin charme leurs oreilles, l'une des musiciennes jouant de la clarinette, l'autre d'un luth, la troisième d'une harpe. Au même registre, un harpiste aveugle fait vibrer les cordes (Nakht). Des femmes marquent la mesure d'une danse en battant des mains (British Museum). Les instruments: flûtes, trompettes, harpes, luths, cymbales, sistres, hautbois, en ivoire, en métal précieux et tous très ornés, témoignent d'une grande perfection dans la technique, et d'un goût musical déjà exigeant.

On voit peu de meubles; mais ceux qu'on voit sont d'une souveraine élégance et laissent deviner l'art de l'ébéniste, du décorateur, de l'ouvrier en cuir. Par contre, les mets abondent, tout le butin des campagnes, des marais, des basses-cours, des viviers sont là, sur des tables et des guéridons qu'ils devraient faire ployer.

Nous voici maintenant au grand air. Et les scènes sont celles de tous les jours: elles montrent la vie des champs et des métiers. Les jardins, domaines de l'ombre et de la fraîcheur sont tracés selon un plan régulier et ils ont des pièces d'eau un peu comme nos jardins à la française (tombeau de Rekmiré); on y voit des arbres, palmiers, sycomores, figuiers où parfois des hommes et parfois des singes font en se jouant la cueillette des fruits; on arrose — c'est une scène fréquemment reproduite — les carrés de légumes au moyen de vases en terre cuite; cependant, vers la fin du Nouvel Empire, le «*cnadouf*» apparaît, qui facilite le travail et féconde les champs. (Apy)

Les céréales de toute sorte sont la principale richesse agricole: sous le Nouvel Empire l'élevage a diminué au profit de la culture. Les champs ayant été soigneusement arpentés pour que chacun ait sa juste part (tombeau de Menna), le bornage rétabli après

la crue, on commence le labour. Deux bœufs traînent une charrue au soc de bois habillé de métal (Nakht). Puis on sème, à la volée (Nakht), et un troupeau piétine le terrain ensemencé. A la moisson, on coupe les tiges à mi-hauteur avec une faucille de bronze. On lie les javelles, on édifie des meules. Quand la récolte est bien sèche, on délie les gerbes, on les étend sur l'aire et on les fait fouler par des troupeaux. Les vanneurs jettent le grain en l'air au moyen de cuillers de bois (Menna, Nakht) et le passent au crible.

Dans chaque domaine, on élève des moutons, des chèvres, des vaches, des bœufs et même des antilopes; du côté de la basse-cour, voici des canards et des oies (British Museum): on les engraisse au moyen de boulettes introduites de force dans le bec.

Le maître du domaine, assis sur un pliant ou appuyé sur un bâton, assiste à toute cette activité avec un état major de chefs de culture et de jardiniers (Nakht); il fait peser et mesurer les récoltes, dénombrent le bétail ou bâtonner quelques paresseux. Chez Menna le tableau s'égale d'une vignette de bucolique: un flûtiste s'évertue à l'ombre d'un arbre où rafraîchit une outre; on enlève une épine du pied d'une jeune femme; des glaucuses se disputent.

Ailleurs ce sont les vendanges (Nakht, Menna! les Egyptiens semblent avoir été des vigneron...s très avertis. Le raisin mûr des vignes en berceau est recueilli dans de grands paniers portés au pressoir; puis on le foule aux pieds. Les ouvriers, dans la cuve, se soutiennent à une corde accrochée à un tronc de palmier, et chantent pour s'encourager à l'effort. Le moût est recueilli dans des jarres qu'on scelle et qu'on tiendra au frais dans les celliers. — D'autres techniques sont représentées, qu'il serait long de décrire, et qui nous surprennent par leur diversité et déjà par leur perfection mécanique, tous les métiers de tous les artisans, du boulanger au fondeur d'or et au forgeron en passant par le peintre, par le briquetier, par le maçon, par le brasseur. Les scènes de marché abondent, où l'on voit des campagnards, des acheteurs, des volailles attachées, des bêtes au piquet.

Les fourrés et les marécages sont d'admirables terrains de chasse et de pêche, grouillant de vie: beau sujet de développement pour l'artiste. Le maître se distrait en lançant d'une barque le harpon à double lame barbelée. Il a transpercé d'énormes poissons ou parfois le monstrueux hippopotame qu'on garrotte de cordes (Amenemhat). Pour le plus petit poisson, on se sert de lignes à main sans canne ni flotteur, de filets, de nasses ou de grands filets avec plombs et flotteurs (Apy).





Tombe de Nakht. La musicienne et les danseuses. A droite un porteur d'offrandes.

Aussitôt sorti de l'eau, le poisson est vidé, salé, étendu ou suspendu pour sécher au soleil.

Quant au gibier, qui est surtout du gibier d'eau, on l'étourdit au boomerang, des oiseaux captifs et qui servent d'appâts l'ayant attiré à bonne portée par leurs cris (Nakht, Menna, British Museum). Ce sont des hérons, des oies, des canards, des grues. Des oiseaux migrateurs tombent dans les filets tendus à la surface des étangs: des équipes tirent sur les cordes au signal d'un «reis» (Nakht).

Aux confins du désert, on poursuit à l'arc et au lasso les gazelles ou les hyènes, ou pour les plus grands sportifs, un gibier plus redoutable: des buffles, des panthères, un lion.

Il faudrait parler de tant de choses! de la flotte, qui est nombreuse et prospère, de ses bachots conduits à la rame et au gouvernail, de ses bâtiments à voile ou à rames, avec leurs équipages affairés à la manœuvre, ou leurs rameurs penchés (Houy). De grandes felouques pontées ont un mât simple qui porte une voile carrée soutenue par deux verges,

des vaisseaux de haute mer — ils vont en Mer Rouge chercher la résine de térébinthe et d'autres produits des pays lointains, ou au Liban chercher du bois —, portent un câble énorme qui, allant de la proue à la poupe, assure la solidité de la charpente.

De hauts fonctionnaires, des dignitaires accomplissent une mission; une Reine rend visite au vice-roi de Nubie, accompagnée d'une garde noire (tombeau de Houy). — Ailleurs, on voit arriver, en longue théorie, les présents des peuples soumis ou tributaires: des anneaux d'or fin, des vases précieux, des pierres rares, des bijoux, des fourrures, des ivoires, des bois exotiques, des animaux curieux, comme des singes grimaçants ou comme cette girafe qui considère les gens empressés à la voir, tandis qu'un babouin monte et descend le long de son cou (Rekmirê).

Rien, sûrement, n'a échappé au pinceau de l'artiste qui nous restitue toute chose avec une observation si sincère, si sensible et si amusée, et dans un style tellement conscient

Mais a-t-il songé à faire œuvre d'art? Nous serions tentés de le croire en modernes ha

bitués à envisager l'aspect esthétique de l'œuvre. Car nous sommes séduits, et tellement séduits qu'il est arrivé à des peintres contemporains de s'inspirer de leur facture. Cependant, si on se réfère au «sens» de cet art, il apparaît qu'il ne fut jamais gratuit, et que l'artiste a sans doute moins songé à faire beau, et suivant un décret de son génie intime, qu'à faire exact et complet, conformément à un rituel. Sans doute aussi tout ce répertoire est-il «magique», si la magie consiste à vouloir agir sur les puissances surnaturelles, à forcer leur volonté par le moyen et au travers des images. Toute cette vie représentée est chargée d'une intention fervente, mais qui n'est pas une intention esthétique.

\*\*

Or, nous savons que ces étonnantes peintures ont été réalisées par des moyens, et avec un équipement en somme très rudimentaires. D'abord on ne peut parler réellement de fresques, quoique le mot soit commode. En effet, la chaux n'est pas employée en Egypte, et l'artiste travaille sur des murs enduits de limon du Nil, puis lissés et blanchis au plâtre. Les substances colorantes, au nombre desquelles on trouve la craie et la suie, broyées par des tessons de poteries, sont détrempées avec de l'eau additionnée de gomme et étendues par un pinceau de fibres de palme ou de jonc. Jamais on n'a atteint à un résultat de valeur éternelle par des moyens aussi précaires et sur une matière aussi fragile.

\*~\*

Il faut que le spectateur s'habitue à certaines conventions, d'abord surprenantes à ses regards, de la peinture et du dessin égyptiens. Nos yeux ont été en effet éduqués par une très longue soumission des artistes à l'illusion optique, qui leur restitue tout ce qu'ils reçoivent: les ombres, les raccourcis, le modèle, les perspectives. Si nous savons remonter au-delà de cette tradition, ou en faire abstraction, on conçoit une autre forme qui est aussi légitime, et qui est précisément celle des Égyptiens. Là, point d'ombres ni, sauf exceptions rares, de perspective, ni de modelé par la couleur, ni de relief, ni de volumes: aucun trompe-l'œil, aucun «expressionnisme» non plus. En ce qui concerne la perspective (exigence en somme récente, puisque ses lois datent de la Renaissance), elle est ignorée. Les scènes sont à deux dimensions et la profondeur est exclue, la perspective étant dans les yeux, non dans les choses. On juxtapose donc les figures, quitte à les décaler par une légère variation dans la couleur, qui est toujours à plat, avec

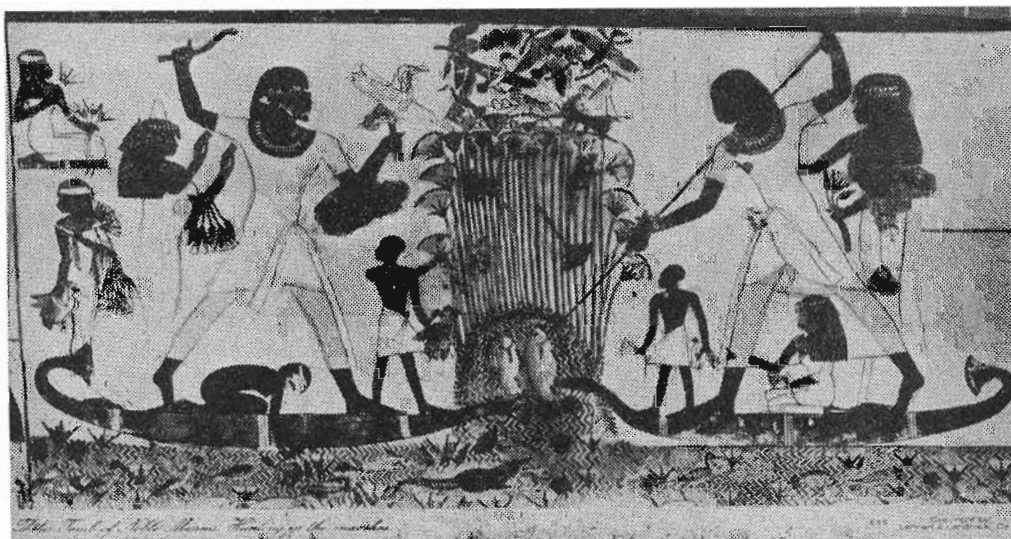
parfois un sertissage rouge ou noir. Par contre (et là on saisit une exigence de logique), le personnage principal reçoit des dimensions plus grandes que les autres figures. De même, là où des figures devraient être associées en groupes combinés, l'artiste sépare chacune d'elles, pour les traiter en elles-mêmes, isolément, telles qu'elles sont dans l'espace et non telles qu'elles sont vues. Dans les compositions architecturales, l'image est décomposée en plans dessinés rabattus dans toutes les directions (tombe de Rekmirê).

Ce n'est pas tout: les êtres sont traités comme si leur ombre portée sur une muraille avait été décalquée, suivant le procédé de la silhouette. On ne rend bien ainsi que les profils: les détails ne sont distincts que si l'artiste complète la silhouette par des traits complémentaires, ce qu'il fait ici avec discrétion. Tout de même, des pièces essentielles de l'anatomie disparaissent ou n'étant qu'insuffisamment indiquées dans le dessin silhouetté, comme le tronc et les épaules, comme le ventre et comme l'œil, il arrive à l'artiste d'user d'un artifice. Il rabat latéralement l'œil (ou le sein chez une femme); il fait tourner de trois-quarts la poitrine et le ventre qui se raccordent sans trop d'arbitraire avec les bras et les jambes strictement de profil. Car si son œil n'a pas vu l'œil de son sujet, ni la poitrine ni le ventre, son esprit les a pensés. D'où une apparente gaucherie. En réalité, tout cela est voulu, parce que l'artiste a corrigé le témoignage de ses sens par ce que sa mémoire et son expérience tactile lui ont appris sur la forme totale des êtres.

D'ailleurs, vers la fin de la XVIII<sup>e</sup> Dynastie, nous avons presque toujours la vraie silhouette de profil, preuve que cet art est capable de toutes les souplesses et de tous les affranchissements. A nos yeux mêmes de modernes, des dessins comme celui de l'aveugle ou comme celui des trois danseuses du tombeau de Nakht sont de parfaits chefs-d'œuvre. Il faut en dire autant de la petite esclave de Djeser Karê Seneb, de la danseuse noire d'Haremheb, des scènes de danse et de musique, des scènes de chasse au pélican du même tombeau. Il convient d'ajouter à cette liste les pleureuses de Rekmirê, les têtes d'étrangers d'Houy et tant d'admirables silhouettes d'animaux. C'est malheureusement au British Museum et non plus sur place que l'on peut contempler l'admirable tableau de musique et de danse où l'on voit deux danseuses entrecroiser leur corps souple, tandis que des chanteuses accompagnent leurs mouvements en battant des mains; au British Museum aussi, la scène du chat qui, dans un fourré de papyrus, attrappe des oiseaux.



Tombe de Nakht. Le noble Nakht et sa femme déposent des offrandes aux dieux pendant que leurs serviteurs apportent les fleurs et les fruits destinés à de nouveaux sacrifices.



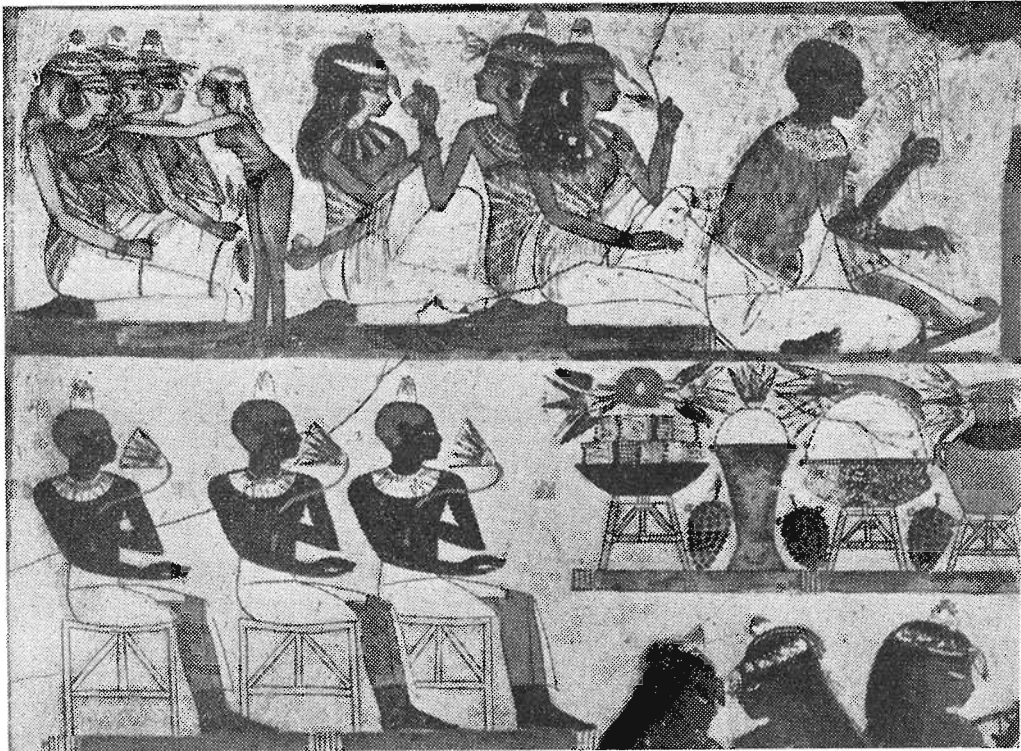
Tombe de Menna. Scène de chasse dans les marais. Menna, sa femme et ses enfants se trouvent sur des barques de papyrus. Menna tient dans sa main le boumerang qui lui sert à étourdir les oiseaux. L'une de ses filles a cueilli des fleurs de lotus. A ses pieds, une fillette nue se penche sur l'eau pour cueillir un bouton de lotus.

Cet art qui écarte le contingent, ne retient que la structure essentielle, relève d'une conception objective de l'art, conception analytique et intellectuelle qui déconcerte notre conception subjective, sensorielle et sentimentale, mais qui peut s'opposer légitimement à elle: des artistes très conscients et très raffinés qui sont nos contemporains, en ont donné la preuve, en rappelant après Léonard que la peinture était «chose de l'esprit».

Ces conventions n'empêchent à *Gournah*

ni le mouvement, ni la vie, ni la verve, ni l'humour, ni une stylisation d'une extrême élégance; elles favorisent, loin de le gêner, le sens de la décoration. Mais surtout elles font valoir et chanter les couleurs d'un chant qui nous touche d'autant plus que le coloriste œuvrait pour un mort, pour l'ombre d'un tombeau, et que, lié par l'observance étroite d'un rituel, il ne songeait sûrement pas à une gloire qu'il avait pourtant méritée.

André Herbelin.



Tombe de Nakht à Gheikh Abdel Gournah. Les hôtes du banquet écoutent le harpiste aveugle.

# Victor Hugo hanté

par

**Henri Guillemin**

L'étude des carnets intimes de Victor Hugo révèle sur lui bien des choses curieuses. Je voudrais m'en tenir ici à quelques textes, les uns peu connus, les autres entièrement inédits, qui nous fourniront certains éléments, assez singuliers, d'information.

On n'ignore plus — depuis l'ouvrage de Mme. Juana Richard-Lesclide, *Victor Hugo intime* (1902) — que le poète avait «la superstition du 13»; il faut y ajouter celle du vendredi. Il s'en cache un peu, dans plusieurs de ses notes, s'abritant derrière des observateurs qu'il feint de ne pas prendre à son compte, ou derrière des répondants illustres dont il affecte de relever, sans les partager, les craintes puérides.

Le 15 octobre 1848, par exemple, s'installant, vaille que vaille, dans son nouvel appartement 37, Rue de la Tour d'Auvergne, il inscrit sur son calepin:

*Lord Byron, Rossini et Paganini auraient refusé d'entrer chez moi dans les conditions où j'y entre... Mes premiers meubles sont entrés dans ma chambre à coucher le vendredi 13 octobre. En déposant la glace de la cheminée de cette chambre, on a trouvé écrit*



M. HENRI GUILLEMIN

*au charbon derrière cette glace le chiffre 13. La chambre mansardée que j'occupe provisoirement dans la maison, au quatrième, porte le numéro 13.*

Le vendredi 18 mai 1849, il note:

*Voici une observation de vieille femme: l'Assemblée a été nommée un 13 et proclamée un vendredi.*

Mais le 31 décembre 1847, il avait purement et simplement, et sans référence à autrui, jeté sur son carnet cette remarque:

*Cette sombre année, qui a commencé par un vendredi, finit par un vendredi.*

et dans une lettre aux siens, datée de Montargis, 3 octobre 1843 — un mois à peine après

l'affreuse journée du 4 septembre où sa fille Léopoldine était morte — on le voit proposer à sa femme de la retrouver soit le jeudi suivant, soit le samedi, à l'exclusion du vendredi: *Tu sais, dit-il, combien le coup qui vient de nous frapper m'a rendu faible et craintif et je ne voudrais pas vous revoir un vendredi.*

En février 1871, élu député à l'Assemblée Nationale, il se rend de Paris à Bordeaux.



Le 14 février, dans son petit agenda de poche, il écrit ce qui suit:

*Alice (sa belle-fille, la femme de son fils Charles) a fait cette remarque: le 13 nous poursuit; tout le mois de janvier nous avons été treize à table, le jeudi; nous avons quitté Paris le 13 février; nous étions treize dans le wagon-salon; nous logeons 13, Rue Saint-Maur.*

Un mois se passe. Le matin du 13 mars 1871, Victor Hugo rouvre son agenda, et note:

*Cette nuit, ne dormant pas, je pensais à tous les 13 bizarrement accumulés et mêlés à ce que nous faisons depuis le 1er janvier, et je me disais encore que je quitterais cette maison où je suis, le 13 mars.*

Le soir même, entre six et sept heures, son fils Charles mourra, foudroyé par une attaque, dans un fiacre, à Bordeaux.

On trouvera encore, le 13 mai 1874, sous la plume du poète cette observation brève:

*Mon pauvre petit Georges (le premier enfant de Charles) est mort dans son treizième mois et a été apporté à Paris le 13 mai. Son père, arrivé à Bordeaux le 13 février, est mort le 13 mars.*

Ce qu'on sait beaucoup moins, c'est que Victor Hugo, à partir de l'exil, fut, d'une manière à peu près constante, environné de signes étranges et de phénomènes mystérieux dont il ne parlait qu'à de rares intimes mais qu'il enregistrerait avec une attention pleine de trouble.

A Jersey (août 1852 — novembre 1855), les hôtes de Marine-Terrace s'adonnent au spiritisme et l'une des «âmes» qui les visite et qui s'adressent à eux par le moyen des tables, est celle de cette «Dame blanche» qui donnera rendez-vous au poète, une nuit, à trois heures du matin, sur le chemin qui passe devant la maison. Hugo n'y va pas, mais, à trois heures, exactement, un violent coup de sonnette retentit. Le 6 janvier 1854, Hugo interroge la table: «*Qui a sonné ici, une certaine nuit, à trois heures du matin?*» Réponse: «*La Dame blanche*»; il poursuit: «*L'Homme-sans-tête*». Le procès-verbal de cette séance du 6 janvier 1854 nous apprend aussi qu'un soir qu'ils rentraient, en pleine nuit, d'une réunion en ville, les deux fils du poète ont vu avec surprise le salon de Marine-Terrace éclairé. Ils ont hâté le pas. La lumière s'est éteinte. Tout dormait dans la maison lorsqu'ils y ont pénétré. «*Charles et moi, dit encore Hugo ce 6 janvier 1854, nous entendons souvent des bruits singuliers dans notre chambre*»; il voudrait que l'«esprit» lui

donnât là-dessus des éclaircissements; mais l'«esprit» s'y refuse.

Les bruits et phénomènes inexplicables vont se poursuivre à Guernesey. Utilisant des «souvenirs» rédigés par son mari (qui avait servi de secrétaire au poète), Mme. Richard Lesclide — qui signale au passage «l'étrange réserve» de Victor Hugo sur la question des tables et la brusquerie, l'espèce d'irritation qu'il manifestait lorsqu'on prenait, sur ce sujet, des allures narquoises et des airs ironiques d'esprits forts — Mme Lesclide rapporte que Hauteville House était notoirement, dans le pays, et bien avant que Victor Hugo y prît résidence, une maison «visionnée». «Un pasteur, écrit-elle en souriant, qui avait eu l'héroïsme de la louer pour un an, l'avait quittée en hâte au bout de quelques mois; la légende disait qu'y revenait une femme qui s'était tuée»; au rez-de-chaussée de la demeure, notamment, en face de la salle à manger, s'étendait une pièce où l'on n'entraît guère; au mur, «un tableau extraordinaire, *La Fayette*, œuvre d'un moine espagnol qui devait être fou; c'était une sorte de *Tentation*, dépassant tout ce qu'on peut imaginer»; il affirmait, à Hauteville House, que cette pièce condamnait «s'éclairait parfois, la nuit, et qu'on y entendait parler».

Un petit carnet de quatorze pages est venu en ma possession. Sur le premier feuillet, Hugo a porté l'indication suivante:

*Je continue sur ce livre les observations sur certains faits qui appellent mon attention et que j'ai commencé à consigner dans le cahier d'adresses et dans le petit livre noir.*

Voici le texte intégral de ces notes inédites:

1856

#### GUERNESEY, HAUTEVILLE HOUSE

Nuit du 31 mars. — *Au petit jour, je me suis réveillé comme en sursaut. Au même moment, j'ai entendu dans ma chambre, tout près de mon lit, le bruit d'un pas, non d'être humain, mais d'animal. C'était plus lourd que le pas d'un chat et plus léger que le pas d'un chien. J'ai écouté; j'ai entendu le pas à ma droite dans l'intérieur de mon mur, puis il est sorti de ma chambre dont la porte était fermée et je l'ai entendu descendre l'escalier; en s'éloignant il se dénaturait et devenait comme un pas d'homme ou de femme. Arrivé en bas, il m'a paru s'évanouir dans une sorte de frémissement qui n'avait d'analogie avec aucun bruit connu. Alors, je me suis mis à prier pour ceux qui sont dans l'épreuve et j'ai dit au fond de ma pensée: «S'il y a ici, près de moi, quelque être qui souffre, quel qu'il soit, qu'il soit béni, et qu'il*

prie pour moi comme je prie pour lui.» En ce moment-là, j'ai entendu deux coups très distincts dans mon mur.

J'ai écouté, priant mentalement l'être quelconque qui pouvait être là de frapper de nouveau ou de se manifester encore à moi, mais je n'ai plus rien entendu, je me suis rendormi.

Nuit du 9 au 10 avril. — Je suis rentré et je me suis couché à minuit. Sitôt ma bougie soufflée, la chambre a été comme remplie d'un bruit singulier. C'était comme si les papiers jetés dans ma cheminée et ceux entassés sur ma table entraient en mouvement tous à la fois. Il y avait au dehors quelques souffles de vent, mais quand les fenêtres sont fermées, même un vent très violent n'agite les papiers ni sur ma table ni dans ma cheminée. (Au moment j'écris ceci, le 10 avril à midi, il fait du vent, les deux fenêtres sont ouvertes, ma porte tremble et bat, ma cravate se balance et flotte sur le dos d'une chaise et pas un papier ne bouge dans la cheminée et sur la table, laquelle est devant une fenêtre ouverte). Vers une heure, Victor est rentré, le bruit a cessé à son arrivée, puis a repris avant même qu'il fut couché. Ce bruit était si vif, si persistant, si compliqué de frémissements étranges, quelques-uns dans l'intérieur même du mur, qu'il m'a tenu éveillé; en l'écoutant, je priais pour les êtres qui souffrent. Plusieurs fois, j'ai dit dans ma pensée: «Si quelqu'un est là, qu'il frappe trois coups sur le mur»; alors j'entendais non des frappaements distincts comme ceux que j'ai déjà constatés, mais de petits battements obscurs, fébriles, dépassant de beaucoup le nombre trois, et comme impatients. Le bruit durait encore quand je me suis endormi, vers trois heures. J'ajoute qu'à un certain moment j'ai cru sentir un bercement dans mon lit, mais très vague (1).

Nuit du 11 au 12 avril. — J'avais eu le soin de brûler les papiers dans la cheminée. Du reste, pas un souffle de vent cette nuit. Immédiatement après ma bougie soufflée, dès que j'ai été couché une crépitation singulière a éclaté ça et là dans ma chambre. Cela tenait du pétilllement et de l'attouchement. Je me suis adressé mentalement au phénomène, sans résultat. Au bout d'une heure et demie, temps pendant lequel ce bruit n'a pas discontinué autour de moi, je me suis endormi. Je me suis réveillé deux fois dans la nuit; le bruit avait cessé; le silence dans ma chambre était profond.

Nuit du 20 au 21 avril. — Réveillé au matin de la nuit par trois coups vifs, secs et distincts sur mon mur en dedans de ma chambre. Rien ensuite. Rendormi.

Nuit du 26 au 27. — Au point du jour, je m'éveille. Frappaements sur mon mur. Il semble que ce soit dans l'étroit espace compris entre mon chevet et la cheminée. Je prie pour les morts, pour les vivants, pour nous, pour Augustine malade (2). Je me rendors; de temps en temps, je me réveille et j'entends les frappaements. Il est évident qu'ils ne discontinuent pas pendant mon sommeil. Pas un souffle de vent. Une serviette pendant en dehors de ma fenêtre ne frissonne même pas.

Le soleil se lève, le coup de canon du fort éclate, un coq chante; tout bruit cesse; les frappaements s'évanouissent.

Nuit du 6 au 7 mai. — Au moment où je m'endormais, les frappaements ont commencé; chaque fois que je me suis réveillé dans la nuit (deux ou trois fois) je les ai entendus, ce qui me ferait croire qu'ils n'ont pas discontinué. Je pensais à ma fille et à Charles Vacquerie; pas un souffle de vent au dehors.

28 juin. — Vu la lumière à 9 heures du soir à Cobobay.

4 juillet. — Vu la lumière.

6 juillet. — Vu la lumière.

Nuit du 6 au 7 mai — au moment où je m'endormais — mais les frappaements ont continué. — chaque fois que je me suis réveillé dans la nuit (une ou deux fois) je les ai entendus; ce qui me ferait croire qu'ils n'ont pas discontinué. Je pensais à ma fille et à Charles Vacquerie. — par un souffle de vent au dehors.

28 juin — Vu la lumière — à 9 h. du soir — à Cobobay —

4 juillet. Vu la lumière.

6 juillet. Vu la lumière. —

(1) Ici, dans le carnet, l'écriture d'Auguste Vacquerie: Je viens d'entrer dans la chambre de Victor Hugo et j'ai constaté l'immobilité des papiers sur sa table et dans sa cheminée par un vent même très fort et ses deux fenêtres ouvertes. Auguste Vacquerie, 10 avril, midi. Sur le côté du feuillet, verticalement, de l'écriture de Victor Hugo: Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai communiqué à quelqu'un (Auguste Vacquerie) quelque chose de ce que j'écris dans ce livre. V. II. 10 avril.

(2) Au verso de la page d'en face, Hugo a noté ce renvoi: Entrée hier 26 à l'hôpital. Fièvre typhoïde. Je paierai sa pension à l'hôpital; 1 sh. par jour. Il s'agit d'une des servantes de la maison.

Mon esprit ayant été absorbé (par le poème Dieu, la deuxième partie, les Voix du Gouffre, était faite dès l'an dernier, mais j'ai fait la première partie, les Voix du Seuil, cet été), ce registre d'observations a été interrompu, plutôt que les observations mêmes. Le fait du 6 décembre me le fait reprendre (6 décembre 1856).

Nuit du 6 au 7 décembre. — Ma fille s'est couchée gravement souffrante; sa mère a disposé un fauteuil au pied de son lit pour passer la nuit près d'elle. Je me suis couché inquiet. J'ai prié ardemment, ou du moins le plus ardemment que j'ai pu. J'ai recommandé à la sœur (3), puis je me suis endormi. J'habite le look-out, tout en haut de la maison; c'est une cellule ouvrant sur la mer et séparée seulement par une cloison de la chambre où couchent les deux femmes de chambre, Constance et Marguerite.

Au plus profond de la nuit, je me suis réveillé, et j'ai songé tristement, en priant. Comme je songeais depuis quelques minutes dans le silence universel, (temps calme, pas de vent, pas de mer), j'ai entendu un chant tout près de moi: cela me semblait venir de la chambre voisine. J'ai écouté; c'était un chant de voix humaine, doux, léger, vague, faible aérien. J'ai pensé qu'une des bonnes s'était réveillée et chantait; mais la douceur de la voix avait quelque chose de surprenant et d'infini qui me fit écarter cette idée. Je supposai que c'était à travers le sommeil ou en rêvant que l'une d'elles chantait ainsi, mais la mélodie que la voix chantait, inarticulée et sans paroles, avait un rythme continu, parfaitement suivi et lié, absolument inconciliable avec le décousu du sommeil et du rêve. Tout en me disant ces choses, j'ai fini par croire que je rêvais moi-même; j'ai senti la mélodie flotter confusément à mon oreille et je me suis endormi.

Un temps quelconque, qui n'a pas dû être long pourtant, s'est écoulée. Je me suis réveillé. Cette fois, c'était le chant qui me réveillait, toujours chanté comme à travers la cloison; il était plus distinct encore que la première fois, très défini, à la fois mélancolique et charmant, et je regrettais de n'être pas musicien pour le noter. C'était comme le murmure-musique de Titania.

Ce matin, j'ai demandé aux femmes de chambre quelle était celle des deux qui avait chanté. Elles avaient dormi toute la nuit d'un seul sommeil et ma question les a fort étonnées.

(3) Autrement dit; j'ai recommandé Adèle (vivante et malade) à Léopoldine (morte).

Je suis descendu savoir des nouvelles de la nuit de ma fille; l'indisposition s'était aggravée; ni elle ni sa mère n'avaient dormi de la nuit.

Je n'aurais rien dit, quant à moi, de ce que j'avais entendu, quand, tout à coup, ma femme, au milieu de détails sur la fièvre de sa fille, m'a dit: «Une chose m'inquiète; cette nuit, vers minuit, j'ai entendu un chant dans la cheminée; ma fille ne dormait pas; je lui ai demandé si elle entendait cela; elle m'a dit: oui, mais je ne t'en parlais pas, de peur que tu ne crusses que j'avais le délire.»

Là dessus, j'ai questionné ma femme: «A quoi ressemblait ce chant?» Elle m'a répondu: «C'était très faible, très doux, exquis, cela tenait du grillon et du rossignol.» Ma fille qui nous écoutait, a repris: «Non, ce n'était pas un cri d'insecte ni un chant d'oiseau. Cela ressemblait à une petite voix humaine.»

Puis, ma femme m'a conté que sa fille avait eu un peu peur et qu'elle lui avait dit: «Ne crains donc rien, c'est le grillon qui chante, le petit rossignol du foyer.»

Ce chant a duré sans interruption plus de quatre heures; ma femme et ma fille l'ont entendu tout le temps. Vers cinq heures du matin il a cessé.

Ce chant était trop faible, m'ont-elles dit toutes deux, pour être entendu d'ailleurs que de leur chambre. Celui qui m'avait réveillé était également trop faible, pour être entendu seulement à l'étage inférieur. Or, j'habite sous le toit; il y a deux étages assez élevés entre l'appartement de ces dames et le mien; leur appartement est sur le devant, le mien sur le derrière. En outre, la voix ne pouvait m'arriver par la cheminée, attendu qu'il n'y a pas de cheminée dans ma chambre, ni même à mon étage. J'ajoute que j'entendais le chant à ma droite, et que la bouche de leur cheminée est à l'extrémité du toit, à ma gauche.

Les manuscrits et carnets du poète vont nous livrer d'autres notes encore. Les textes de 1871 proviennent des agendas que possédait M. Louis Barthou; les fragments du carnet de 1875 m'ont été communiqués par M. Armand Godoy; quant aux textes de 1872 et de 1875, je dois à l'amitié de M. Jean Hugo de pouvoir les publier ici, ainsi qu'à l'autorisation exceptionnelle et généreuse des héritiers du grand poète.

Au début de juillet 1864, à Hauteville House, Victor Hugo composait le quatrième chapitre du livre V des *Travailleurs de la Mer* consacré à la maison «visionnée» de Plainmont. Le 5 juillet au matin, il est brusquement interrompu par une visite qu'il con- signe, sans attendre, sur le feuillet même où

il vient d'écrire les dernières lignes de son chapitre:

*Comme j'achevais ce livre, Marie, ma cuisinière, catholique et dévote, est entrée. Elle me conte que, ce matin étant éveillée, elle a entendu au-dessus de sa tête dans la chambre de ma fille absente, un bruit singulier, quelque chose qui roulait comme du fer et qui heurtait comme une pierre. Cela a duré plus d'un quart d'heure. Elle s'est levée, est montée à la chambre, et l'a trouvée fermée, comme c'est l'usage. Il était cinq heures, et grand jour. Elle a été chercher la clef et a ouvert la chambre. Tout était dans l'ordre et le silence.*

Hugo a beau quitter Hauteville House où qu'il aille, et même dans des logements de passage, les «phénomènes mystérieux» ne cessent pas de l'accompagner.

A Bordeaux, dans cet appartement qu'il a loué pour un mois, 13, Rue Saint-Maur, pendant la nuit du 12 au 13 mars 1871, trois coups, comme des coups de marteau sur une planche, ont été frappés dans son mur, tout près de lui. Et deux fois déjà, depuis qu'il couchait dans cette chambre, le même bruit inexplicable l'avait alerté.

Le voici à Paris maintenant:

14 octobre 1871. — *Cette nuit, je ne dors pas; il était environ trois heures du matin. Un coup sec et très fort a été frappé au pied de mon lit contre la porte de ma chambre. J'ai pensé à ma fille morte. (Des rumeurs de putsch bonapartiste couraient alors dans Paris). J'ai dit: «Si c'est bien toi, et si tu viens m'avertir à l'occasion de ce complot, frappe deux coups.» J'ai attendu; une demi-heure environ s'est écoulée... Tout à coup, deux frappements se sont fait entendre contre la porte. J'ai dit: «Si tu crois nécessaire que je mette ma fille en sûreté à Guernesey, frappe trois coups.» J'ai attendu encore deux heures, mais il n'y a pas eu de frappements. Je ne me suis rendormi qu'au jour.*

21 novembre 1871. — *Cette nuit, je me suis réveillé. J'avais dans l'oreille, tout près de moi, de sourds frappements à mon chevet. C'étaient des coups lents et réguliers. Cela a duré un quart d'heure. J'écoutais. Cela ne discontinuait pas. J'ai prié. Cela a cessé.*

*J'ai dit: «Si c'est toi, ma fille, ou toi, mon fils, frappe deux coups.» Au bout de dix minutes environ, deux coups ont été frappés... J'ai dit, toujours mentalement: «Est-ce un conseil que tu m'apportes? Dois-je quitter Paris? Si je dois rester, frappe un coup. Si je dois partir, frappe trois coups.» J'ai écouté. Silence. Plus de réponse.*

8 avril 1872. — *Cette nuit et la précédente,*

*frappements à mon chevet. Le phénomène, qui s'était interrompu, recommence.*

1er mai 1872. — *Cette nuit, vers deux heures, trois frappements très forts dans ma chambre. Ce matin, Mariette, effarée, m'a pris à part et m'a dit: «Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire? Cette nuit, j'ai entendu dans ma chambre un grand bruit, comme si l'on forçait ma malle et comme si on ouvrait les armoires. Je ne dormais pas. J'ai allumé ma chandelle. Il n'y avait rien. Qu'est-ce que cela?»*

*Je l'ai rassurée sans lui dire que, de mon côté, j'entendais cela dans ma chambre, au même moment.*

2 mai 1872. — *A minuit, comme je rentrais pour me coucher, j'ai entendu, tout près de moi, sous ma table, un bruit pareil à la percussion d'une plaque métallique. Je suis resté immobile, ma bougie à la main, regardant partout. La chambre était parfaitement calme. Il n'y avait personne.*

1er juin 1872. — *Quand je me suis couché, il était une heure et demie du matin. J'étais seul dans ma chambre. Ma bougie était allumée. Je me déshabillais. Tout à coup, j'ai entendu trois coups violents tout près de moi contre le mur. J'ai regardé. Rien. J'ai ouvert la fenêtre. Personne dehors. Le silence était profond. J'ai refermé la fenêtre, et, au moment où j'allais me mettre au lit et souffler ma bougie, il y a eu, au même endroit, tout près de ma tête, trois autres frappements plus forts encore que les premiers, et presque métalliques. J'ai éteint ma lumière, j'ai prié, et je me suis endormi.*

7 avril 1873. — *Cette nuit, très fort frappement. Après question faite par moi mentalement, second frappement plus fort.*

10 août 1873. — *Cette nuit, tout près de mon lit, comme entre ma table et mon lit, bruit très singulier ressemblant à une allumette qu'on frotte puis à une clef dans une serrure, absolument tout près de mon oreille.*

26 août 1873. — *Cette nuit, cris étranges dans les arbres entendus dans toute la maison.*

24 septembre 1873. — *Cette nuit, éveillé, j'ai entendu des frappements dans ma chambre, trois par trois, très forts et très étranges, puis comme des passages d'êtres invisibles tout près de mon oreille.*

21 juillet 1875. — *Cette nuit, à peine étais-je couché, je ne dormais pas encore, trois coups très distincts ont été frappés à mon chevet. Je songeai à Guérin (vieil ami d'exil, mort le 16) et je priai.*

3 août 1875. — *Cette nuit, ne dormant pas,*

j'ai entendu distinctement une voix d'enfant dire à mon oreille: «Papa».

14 août 1875. — Hier vendredi 13. Paletot déchiré. Miroir cassé.

15 août 1875. — Ce matin, frappaements très fort à mon chevet.

10 septembre 1875. — Cette nuit, frappaements à quatre reprises.

14 octobre 1875. — Ce matin, vers dix heures, triple frappaement, très fort.

31 octobre 1875. — Cette nuit, beaucoup de frappaements.

26 novembre 1875. — Cette nuit, frappaements très forts, presque violents.

Pour qui connaît ces notes secrètes (et d'autres, qui finiront bien par voir le jour), l'œuvre de Victor Hugo s'éclaire, en quelques-unes de ses parties, d'une lumière neuve.

On n'a pas accordé, je crois, assez de prix à des textes, dispersés il est vrai dans des recueils de vers, ou dans des romans, ou dans des ouvrages comme *William Shakespeare* et le trop peu connu *Post-scriptum de ma vie*, et qui trahissent, chez Hugo, la persistance, la permanence d'une «visitation» de l'au-delà. Sa richesse lui fait tort; parce que l'invention verbale, chez lui, est étonnante, on l'accuse de n'avoir souci que de purs effets littéraires. (Ainsi Valéry écrivant: «La pensée devient en lui le moyen et non la fin de l'expression»). La vérité est que cet homme, incroyablement doué, c'est un fait, pour tout ce qui touche aux mots et au discernement de leurs pouvoirs, est aussi quelqu'un, comme Nerval, comme Baudelaire, et comme Rimbaud, qu'habite la certitude d'un ultérieur, accessible au «voyant». Ce monde du concret, qu'il regarde, qu'il aspire, qu'il possède et qu'il reproduit dans une ivresse dominante, en même temps il l'interroge et se persuade qu'il n'est pas sûr. Le réel lui paraît déborder de toutes parts sur le visible; les contours apparents des objets ne limitent point pour lui leur identité et l'occulte est à ses yeux une contrée si peu fictive qu'il la soupçonne de recouvrir, à l'insu de la créature, tout l'espace de la création. C'est en 1843, bien avant l'expérience de l'exil et de la solitude insulaire, qu'il parle, dans des notes prises au cours d'un voyage aux Pyrénées, des *larves inconnues et possibles de la nuit*, et les *Travailleurs de la Mer* feront ouvertement allusion à ces *mystérieuses rencontres avec l'in vraisemblable que, pour nous tirer d'affaire, nous appelons hallucinations* (II, IV, 2).

Les contacts de l'invisible (*l'Homme qui rit*, I, III, 4) qu'il a personnellement éprouvés, plusieurs pièces des *Contemplations* en

témoignent: voici dans *Horror* (31 mars 1854), l'affirmation de la présence des morts, et ce «souffle» qu'il lui arrive de percevoir, près de lui, dans les ténèbres; voici dans *Insomnie* (nuit du 9 au 10 novembre 1853) la trace d'un de ces incidents, d'un de ces événements de sa vie nocturne, qui le laissent en proie à une indicible horreur:

Se sentir dans son lit, soudain, toucher l'épaule

Par quelqu'un d'inconnu...

Voici, dans le reliquat du grand poème *Dieu*, ce vers sur les «anges ténébreux» que l'œil du vivant lucide voit «éclore à fleur de ciel»; voici, dans *Toute la Lyre*, cette pièce du 6 janvier 1860:

Je sens approcher de ma face

Des visages mystérieux, etc...

Voici, dans des vers révélés en 1918 par Louis Barthou, et gardés secrets par le poète dans son carnet de 1861, la brûlure d'un souvenir avouable où le moyen âge eut décelé le passage d'un succube:

La chimère nocturne est passée et m'a pris  
Dans ses griffes, avec des baisers et des cris.  
J'ai senti ses flancs nus, ses ailes et sa bouche  
etc.

Et la *Dernière Gerbe*, en 1902, avait livré au public ces vers, datés du 23 novembre 1876, que le vieux poète n'avait voulu joindre ni aux derniers volumes de sa *Légende des Siècles* (1877 et 1883); ni aux *Quatre Vents de l'Esprit* (1881), ni même à ce vaste recueil *Toute la Lyre* qui ne fut publié qu'en 1893 mais dont il avait, de sa main, préparé l'arrangement:

J'entends des voix parler tout bas dans  
l'ombre, ensemble,

Et je sens des regards sur moi, sans voir  
les yeux...

Le 17 novembre 1862, dans une lettre au pasteur Bost, de Genève, Hugo parlait, à mots ouverts, de ces privilégiés «à qui certains phénomènes de l'inconnu sont perceptibles» et qui sentent, autour d'eux, l'obscurité «tres-saillir»; il n'est, d'ailleurs, que de relire la pièce *Horror* pour comprendre à présent que Victor Hugo ne cherche point, comme on l'a cru, à jouer les nécromants de théâtre, mais qu'effectivement et pour tout de bon, il est sincère, il apporte une déposition, lorsqu'il s'adresse à ces «passants» qui frappent chez lui, parfois, sans corps et sans visages, et qui viennent (issus de quel abîme?) «heurter», la nuit, à sa porte.

Une dispersion d'existence mystérieuse — écrit-il dans *l'Homme qui rit* (I, III, 4) — s'amalgame à notre vie par ce bord de la mort qu'est le sommeil... Celui même qui ne



dort pas, sent passer sur lui ce milieu plein d'une vie sinistre; et ailleurs (I, II, 7): *La loquacité de la nuit n'est pas moins lugubre que son silence... Dans l'ombre, il y a quelque chose ou quelqu'un de vivant... A de certaines heures hideuses et solennelles, nous sentons ce qui est derrière le mur du tombeau empiéter sur nous.* Citons encore ceci, assez terrible, du *Post-Scriptum de ma vie*: *Il existe une hilarité des ténèbres. Un rire nocturne flotte.*

Hugo est un homme hanté, et qui a peur. Déjà, dans la pièce des *Contemplations* qui est dédiée à la Dame Blanche (*A celle qui est voilée*; janvier 1855), déjà transparait, sous l'apparence d'une invitation doucement comminatoire, l'angoisse d'où plus tard surgira la clameur: *Ténèbres, je ne vous crois pas! Ces larves qui se meuvent dans le noir, que nous veulent-elles? Qui les envoie? Il*

semble que le débordement d'un marécage peuplé de monstres submerge la terre lorsque l'ombre y descend et que les vivants s'engloutissent dans ce que le poète nomme (reliquat de Dieu) *une espèce de vase horrible de la nuit.* Viens, dit-il à la Dame blanche, viens, fantôme, «*fais un pas de plus*», cesse ton jeu d'approches et de fuites, entre, et regarde en moi! Je suis «*filz du jour*», je suis avec Dieu, la lumière est au fond de mon «*cœur enfant*».

Et n'est-ce pas un cri d'exorcisme qui jaillit de cette page du carnet de 1877:

*Cette nuit, vers deux heures, frapement à ma porte, très fort et tellement prolongé que j'ai ouvert ma porte. Il n'y avait personne, et évidemment, il y avait quelqu'un. Credo in Deum aeternum et in animam immortalem.*

Henri Guillemin



Assurances sur la Vie

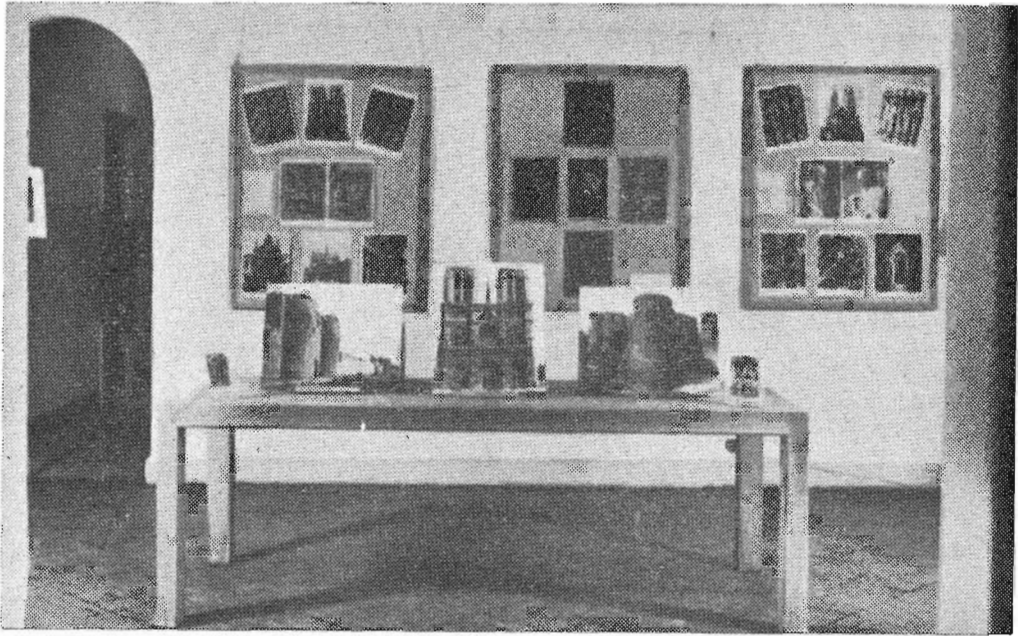
L'UNION-VIE

R.C. C. 4054

R.C. A. 10036

Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er.

Alexandrie: 1, Rue Debbané



Une exposition de photographies d'art présentant «Sculpture et Architecture du Moyen-Age Français» a été inaugurée au Centre Culturel.

Elle passera durant le mois de janvier dans les principales villes de l'Egypte.

*On vient d'inaugurer...*

## LE CENTRE CULTUREL de l'Ambassade de France

**Il comprend une riche bibliothèque, des salles de lecture, de réunions et de conférences, ainsi qu'un service de documentation universitaire.**

Le Centre Culturel de l'Ambassade de France, qui s'est installé depuis peu au No. 8 de la rue Salamlek, Garden-City, est l'organisme directeur de la plupart des activités culturelles françaises en Egypte. Centre administratif, il est aussi un foyer de rayonnement intellectuel.

Il est plus particulièrement destiné à apporter un vivant complément à l'enseignement que reçoivent les élèves des Ecoles Secondaires ou les Etudiants de l'Université. Il doit, en effet, servir de cadre à diverses manifestations telles qu'expositions, causeries littéraires ou scientifiques, projections de films.

Il dispose dès maintenant d'une bibliothèque qui reçoit régulièrement les meilleurs ouvrages parus en France, ainsi que les publications de tous genres.

D'autre part, le Centre Culturel a été fondé dans le dessein de grouper tous ceux qui ont reçu dans leur jeunesse une forma-

tion intellectuelle française quelle que soit la discipline dont ils se réclament. Ceux-ci auraient ainsi la possibilité d'échanger leurs vues sur des problèmes communs, de consulter un fonds de livres techniques continuellement alimenté.

Le Centre leur offre en outre des salles de réunion et une grande salle de conférences.

Enfin l'un des buts du Centre est d'orienter les jeunes Egyptiens qui souhaitent d'accomplir leurs études en France et qui n'ont pas toujours une notion suffisante de l'organisation universitaire française. Le Centre a créé à leur intention un bureau de documentation universitaire pour les aider à fixer leur choix sur un établissement où ils puissent parachever leurs études.

La «Revue des Conférences françaises en Orient» publiera d'ailleurs, dans chacun de ses numéros, une courte notice sur les Grandes Ecoles et Universités françaises.

## EN LECTURE

# A la Bibliothèque du Centre Culturel de l'Ambassade de France au Caire

Dans cette rubrique, nous publierons chaque mois la liste des ouvrages littéraires et scientifiques, ainsi que celle des périodiques reçus durant les dernières semaines à la Bibliothèque du Centre Culturel (8, rue Salamlek, Garden-City).

Le Centre est ouvert à toute personne désireuse d'y consulter ou emprunter les ouvrages, tous les jours de 9 h. à 1 h. a.m. et de 5 h. 30 à 7 h. 30 p.m., sauf les samedis après-midi et les dimanches.

### OUVRAGES LITTÉRAIRES

**La Vie Littéraire en France au Moyen-Age.**

Gustave Cohen.  
(Edition Tallandier).

**Mélanges d'Archéologie et d'Histoire.**

offert à Ch. Picard.  
Tome I & II.  
(Presses Universitaires de France).

**Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland.**

Préface de Claudel.  
(Edition Albin Michel).

**Paris, ma grande ville.**

Alexandre Arnoux.  
(Edition Flammarion).

**Situations, III.**

Jean-Paul Sartre.  
(Edition Gallimard).

**La Musique Contemporaine en France.**

René Dumesnil  
(Edition Armand Colin).

**Terre Arctique.**

(Voyages au Groenland).  
André de Cayeux.  
(Editions Arthaud).

**Le Pays des Basques.**

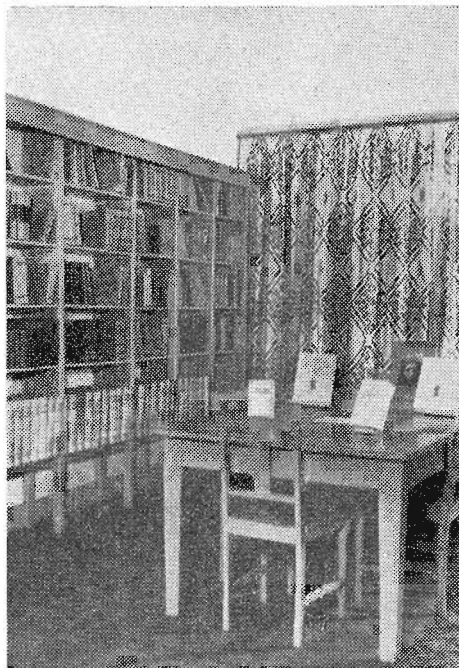
Gaëtan de Bernoville.  
(Edition J. de Gigord: Gens & Pays de  
chez Nous).

**Histoire du commerce de Marseille.**

Tome I: Antiquité - Raoul Busquet.  
Moyen-âge jusqu'à 1291 - Régine Per-  
noud.  
(Ed. Plon).

**Les soliloques du pauvre.**

Jehan Rictus (Dessins de Steinlen).  
(Ed. Pierre Seghers).



Une des salles de lecture du nouveau Centre  
Culturel de l'Ambassade de France.

**Lotissement du ciel.**

Blaise Cendrars.  
(Ed. Denoel).

**La fin du monde.**

Blaise Cendrars.  
(Ed. Pierre Seghers).

**André Gide... et la pensée allemande.**

René Lang.  
(P.O.F. Egloff).

**Robert Desnos.**

Pierre Berger.  
Poètes d'Aujourd'hui.  
(Ed. Pierre Seghers).

**Jules Supervielle**

Claude Roy.  
Poètes d'Aujourd'hui.  
(Ed. Pierre Seghers).

**Recherches Pascaliennes.**

L. Lafuma.  
(*Ed. Delmas*).

**Journaux intimes de Ch. Baudelaire.**

J. Crepet & G. Blin.  
(*Librairie José Corti*).

**Afrique Occidentale Française.**

J. Richard-Molard.  
(*Ed. Berger-Levrault*).

**Les institutions de l'Union Française.**

D. Boisson (Avec Arrighi de Casanova,  
Boucly, N'GuyenHuy Lai, Berger &  
Geneviève Bours.  
(*Ed. Berger-Levrault*).

**Marivaux.**

(*Bibliothèque de la Pléiade*).

**Le Jeu de Patience.**

Louis Guilloux.  
(*Gallimard*).

**Les Chemins de la Liberté III.**

« La Mort dans l'âme ».  
Jean-Paul Sartre.  
(*Gallimard*).

**La Part du Feu.**

Maurice Blanchot.  
(*Gallimard*).

**Chroniques de la Peinture Moderne.**

Marcel Arland.  
(*Ed. Corréa*).

**OUVRAGES SCIENTIFIQUES****Le Rayonnement Scientifique.**

J. Lecomte.  
Tome II: La Spectrométrie Physico-Chi-  
mique.  
(*Ed. Gauthier-Villars*).

**Traité de mécanique des sols.**

A. Caquot & J. Kérisel.  
(*Ed. Gauthier-Villars*).

**Précis de parasitologie. (E. Brumpt).**

E. Brumpt.  
Tome I & II.  
(*Edition Masson*).

**Broncologie.**

A. Soulas & P. Mounier-Kuhn.  
Technique Endoscopique et Pathologie  
Trachéo-Bronchique.  
(*Edition Masson*).

**Chirurgie Cérébro-Spinale de la Douleur.**

Guillaume - de Séze - Mazars.  
(*P.U.F.*).

**Etude Sémiologique du Tonus Musculaire.**

André-Thomas & Ajuriaguerra.  
(*Ed. Médicales Flammarion*).

**L'Etat Colloidal et l'Industrie.**

W. Kopalcewski.  
(*Librairie Polytechnique. C. Béranger*).

**La Géographie Humaine.**

M. Le Lannou.  
(*Ed. Flammarion*).

**Esquisse d'une Théorie de l'Équilibre Écono-  
mique.**

C. Gruson.  
(*Ed. P.U.F.*).

**Initiation à la Connaissance de l'Homme.**

P. Mabillet.  
(*Ed. P.U.F.*).

**REVUES ET PÉRIODIQUES****La Semaine des Hôpitaux.**

2 Octobre 1949; 16 Octobre 1949; 22 Octo-  
bre 1949; 26 Octobre 1949.

**Le Mercure de France.**

1 Octobre 1949; 1 Novembre 1949.

**Revue Historique.**

R. Portal - Léonard - Lemerle - Carco-  
pino - Boutruche

**Les Temps Modernes.**

Octobre 1949.

**Esprit.**

Octobre 1949.

**La Revue de Paris.**

Octobre 49 - Novembre 1949.

**La Revue du Caire.**

Octobre 1949.

**Études.**

Octobre 1949.

**Le Monde Français.**

Octobre 1949.

**Bulletin Critique du Livre Français.**

Octobre 1949.  
Tome IV No. 10.

**Bibliographie de la France.**

30 Septembre 1949; 7 Octobre 1949; 26 Oc-  
tobre 1949; 28 Octobre 1949.  
Journal Général de l'Imprimerie & de la  
Librairie.

**Cahiers Internationaux de Sociologie.**

Vol. VI 1949

**Annales Historiques de la Révolution Fran-  
çaise.**

Juillet-Septembre 1949.

**Le Travail Humain.**

Janvier-Juin 1949.  
Psychologie - Sociologie -  
Orientation Professionnelles etc...

**Revue Générale de l'Électricité.**

Septembre 1949.

**Annales de Physique.**

Juillet-Août 1949.  
Tome IV.

**L'Égypte Agricole.****Revue Internationale des Industries Agricoles.**

Avril-Juin 1949.

**Cuisine et Vins de France.**

Septembre 1949



Le vestibule du nouveau Centre Culturel.  
Au-dessus de la cheminée, un dessin mural original de Jean Cocteau.



## Le Voyage en Egypte de M. EMILE HENRIOT,

Membre de l'Académie Française  
Président de l'Alliance Française

Le Président Général de l'«Alliance Française», M. Emile Henriot, a effectué en Egypte un voyage de trois semaines, et c'est comme Ambassadeur des Lettres Françaises qu'il a reçu partout des témoignages d'admiration et de sympathie.

Et en vérité les Lettres Françaises ne pouvaient trouver un interprète plus qualifié.

A peine arrivé au Caire, il tenait à dire que «ce voyage répondait au désir de toute sa vie» Quelques jours plus tard il s'avouait conquis par l'Egypte, et reprenant le mot d'Hérodote, il affirmait déjà : «Un fait est certain : j'ai bu l'eau du Nil, et j'en reboirai.»

Mais s'il fut conquis par l'Egypte, la réciprocité fut non moins vraie. Tous les jours, la presse consacra des colonnes entières à ses oeuvres, à ses déplacements, aux nombreuses réceptions données en son honneur, et surtout aux magistrales conférences qui attirèrent des salles comblées au Caire, à Alexandrie, à Port-Saïd et à Ismaïlia.

Modeste, le grand écrivain refusait les éloges. «Il vont à la France, disait-il, dont je suis le bien indigne représentant».

Romancier, poète, mémorialiste, essayiste, critique, membre éminent de l'Académie Française, M. Emile Henriot est une figure trop connue dans la littérature contemporaine pour qu'il faille le présenter aux lecteurs de notre revue. Nous nous contenterons de retracer les diverses étapes de sa brève randonnée en terre d'Egypte.

Sa première visite fut pour le Lycée Franco-Egyptien d'Héliopolis. Il y rencontra S.E. Mansour Fahmy Pacha, vice-président de l'Académie de Langue Arabe, ancien doyen de la Faculté des Lettres et ancien recteur de l'Université Fouad 1er. Les deux académiciens furent reçus par M. de Comnène, pionnier, animateur et proviseur de ce Lycée Franco-Egyptien d'Héliopolis qui, il y a deux ans et demi, dans les mêmes circonstances, avait suscité l'émerveillement de M. Georges Duhamel.

Le lendemain, c'était l'Académie Arabe qui faisait à M. Henriot les honneurs d'une brillante réception, et ce fut l'occasion pour son président Loutfi el Sayed de poser avec son visiteur les premiers jalons pour la préparation de dictionnaires de linguistique en France et en Egypte.

L'après-midi du même jour, M. Henriot présenté par M. Herbelin, proviseur des Lycées Français du Caire, donnait sa première conférence devant une salle archicomble. Elle était consacrée à un vaste panorama du «Roman Français contemporain» et vivement applaudie par le public.

Le lendemain, après avoir été reçu par S.E. Hussein Sirry Pacha, Président du Conseil, M. Emile Henriot partit pour Alexandrie, donnant aux «Amitiés Françaises», coup sur coup, une conférence de presse et une conférence sur «Femmes de lettres et lettres de femmes». Au cours de son bref séjour dans la cité alexandrine, il visita les écoles de la Société Orwa El Woska, où l'enseignement du français est dispensé par les soins de l'«Alliance».

Une audience de S.M. le Roi Farouk, auquel l'illustre académicien fut présenté par M. Charles Lucet, Chargé d'Affaires de l'Ambassade de France en Egypte, couronna cette journée.

Puis ce fut une tournée dans la zone du Canal de Suez, où deux conférences répétées à Ismaïlia et à Port-Saïd remportèrent le même succès.

De retour au Caire, M. Emile Henriot était l'invité d'honneur du Rotary Club. Il y raconta de savoureuses anecdotes sur les travaux du Dictionnaire de l'Académie. Escorté par le Dr. Etienne Drioton, il fit la connaissance du Musée des Antiquités. A son tour, le groupement des «Amitiés Françaises» du Caire s'empara de lui, le convia à son cercle et lui offrit un dîner de gala au Sémiramis.

L'Université Fouad 1er. du Caire le recevait le lendemain dans son grand amphithéâtre, où le professeur Bernard Guyon, titulaire de la Chaire de Littérature française, lui souhaita la bienvenue. Dans sa réplique, l'illustre académicien se fit un plaisir d'annoncer que le Dr. Taha Hussein avait été invité à donner en France des conférences à l'Institut Méditerranéen de Nice, préluant ainsi à de fructueux échanges culturels entre les deux pays.

Le soir même, dans la Salle des Fêtes du Lycée, M. Emile Henriot répétait pour les auditeurs du Caire sa conférence sur les «Femmes de lettres et lettres de femmes», que nous avons le grand plaisir de reproduire dans ce numéro de notre revue.

Enfin, M. Emile Henriot, affranchi de la tutelle des réceptions, devint un simple touriste pendant une semaine. En Haute-Egypte, il s'accorda le loisir de faire connaissance avec les prestigieux souvenirs de la civilisation des Pharaons.

Enrichi de cette double connaissance de l'Egypte ancienne et moderne, de cette Egypte toute faite de contrastes, selon sa propre remarque, M. Henriot a regagné la France, d'où nous parviennent déjà les échos du souvenir radieux qu'il a emporté de son passage dans la Vallée du Nil.

# TABLE DES MATIÈRES

15 décembre 1936 — 31 décembre 1949

## Par ordre alphabétique

(Le premier chiffre indique l'année; le deuxième, entre parenthèses, le fascicule; le troisième, la page).

- | A  | B   |
|--|---|
| ABELA (F.J.): Ibn-L-Fared, un poète mystique arabe du XIII <sup>e</sup> siècle.<br>I(8)—629              | BADARO (Henri): Le triomphe sur le dou- leur.<br>X(2)—101   |
| ABSI (Marie-Rose): Petit historique de la danse.<br>IX(II)—669   | BARCHMANN (Léon): Richard Wagner, ou le déclin d'une mystique.<br>X(11)—651   |
| AHMAD RACHAD: Reconnaissance<br>IX(3)—178  | — — La pensée de Gandhi.<br>XII(9)—369  |
| AHMED KAMEL PACHA: Génèse et début de la Municipalité d'Alexandrie.<br>IV(31)—1                          | BELILOS (Léon): Comment reconstruire.<br>X(6)—358   |
| ANTOINE (Aziz): Poèmes de quelques jeunes Alexandrins disparus.<br>III(21)—29                            | BELLOS (Nausicaa): L'esprit français.<br>IV(36)—203   |
| ARANGIO-RUIZ (VI): Grandeur de Léopardi.<br>I(6)—425   | BENSIMON (Joseph): Les paradis artificiels.<br>IX(7)—416  |
| ARNALDEZ (Roger): La connaissance scientifique et la connaissance philosophique de l'homme.<br>X(12)—685 | BENSIS (Wladimir): L'entr'acte fatal et la rentrée de la France dans le monde.<br>X(7)—385                                      |
| — — Eloge de l'inutile.<br>XI(10)—543  | BERTHEY (Gaston): L'art de gérer sa santé.<br>III(28)—503   |
| ASCAR NAHAS (Joseph): L'humour français.<br>IX(2)—65   | — — L'hygiène est de circonstance.<br>IX(2)—107   |
| — — Une jeune fille de chez nous.<br>X(8)—460  | BERTRAND (Raoul): Les tendances de l'économie britannique.<br>IX(8)—449   |
| — — Nouvel éloge du snobisme.<br>XII(2)—49   | BEZA (Marc): Des proverbes et légendes roumains.<br>IV(36)—191  |
| AUBRY (Octave): Napoléon et l'amour.<br>I(1)—19  | BLOCH-MAILLARD (Magdelaine): En France, cet avril.<br>IX(6)—350   |
| AUCOUTURIER (Gustave): L'unanimité française dans la Résistance.<br>IX(1)—29                             | BLUM (Robert): Elian Finbert, chantre de l'Egypte.<br>III(22)—85  |
| AUMALE (Jacques d'): Les beaux costumes que nous allons trouver près de la Route Mandarine.<br>I(5)—331  | — — Georges Clémenceau<br>XIII(5)—212   |
| — — Chamma et Lamba. De Djibouti à Tananarive, à travers la plus grande France.<br>I(9-10)—705           | BOSCH (Firmin Van Den): Le procès du romantisme.<br>II(17)—523  |
| — — Les plus beaux drapés du monde.<br>II(19)—623  | BOTEZ (Al. Adrian): Panaït Istrati, le vagabond inspiré.<br>II(12)—153  |
| AVELINE (Claude): La responsabilité de l'écrivain dans le monde moderne.<br>XI(13)—119                   | BOTEZ (Jeanne): Avec la princesse Bibesco, en croisade pour l'anémone.<br>II(11)—39   |
| — — Le roman policier est-il un genre littéraire?<br>XI(5)—239   | BOUARD (Michel de): Un rêve impérial au XIII <sup>e</sup> siècle: Charles 1 <sup>er</sup> d'Anjou, roi de Sicile.<br>II(26)—399 |
| — — Anatole France et la liberté de l'esprit.<br>XI(11)—601  | — — La chanson de Roland.<br>IV(35)—147   |
|  | — — Souvenirs de Résistance au camp d'extermination de Mauthausen.<br>XII(12)—513   |
|  | BOULAD (Béatrix): Impressions d'un voyage en Europe: France, Belgique, Angleterre.<br>XII(7-8)—313                              |

- BOURDON (Claude): Duguay-Trouin.  
V(41)—73
- BRAIBANT (Mme. Ch.): La résistance morale des intellectuels français sous l'occupation nazie. X(2)—73
- BRAIBANT (Guy): La jeunesse intellectuelle française. XII(7-8)—331
- BRAUN (Maurice): Histoire d'un réseau de parachutages et souvenirs de Fresnes et de Buchenwald. X(3)—133
- C
- CAMBORDE (Jean): La province dans l'œuvre de Marcel Proust. IX(3)—140
- CANERI (José): Les Juridictions Mixtes : oraison funèbre. XI(7)—355
- CAPART (Jean): Pourquoi j'ai écrit *Makit*. II(18)—565
- — Un conte que Shéhérazade n'a pas connu. IX(11)—641
- — Que lire ? X(3)—147
- CAPY (Mme. Marcelle): Sévérine, première journaliste de France. XII(12)—505
- CARRERE (R. Père A.B.): Pourquoi la Grèce ancienne a-t-elle échoué dans toutes ses tentatives de fonder une religion ? I(6)—411
- — Le Père de Foucauld. V(41)—22
- CASSIS BEY (Joseph): Le Romantisme et les poètes égyptiens contemporains. X(5)—266
- CASTRO (Léon): «L'expérience Léon Blum» I(4)—231
- CAZENEUVE (Jean): La joie de vivre. XIII(4)—168
- CELLY (Raoul): Marcel Proust et la géographie. IV(35)—182
- CHAMOÛX (François): L'Hellénisme en Cyrénaïque. XI(10)563
- CHARLES-ROUX (Jean): Le génie du Rhin. XI(12)675
- — Juliette ou la réussite d'une mondaine. XII(4)—145
- CHAZETTE (Fernand): A la recherche du bacille virgule. XII(2)—76
- CHEBOUB (Khalil): Du palais d'El-Alfi au «Shepherd's Hotel». XI(9)—514
- CLERC (Charly): La vie et l'œuvre de Ramuz. III(26)—389
- COHEN (J.J.): Le scepticisme de Montaigne. II(14)—323
- — La morale bergsonienne. II(18)—593
- — La théorie de la Connaissance dans la philosophie bergsonienne. 14(39-40)—311
- COMBE (Etienne): Une institution de l'Etat musulman: le Dâr al-Tirâz, atelier de tissage. XI(2)—85
- — Introduction à l'étude des tissus musulmans. XII(5)—221
- COMPEROT (Mlle H.): Sartre et l'Existentialisme. XII(3)—110
- — Visions métaphysiques du monde moderne. XIII(9)—424
- D
- DADONE (Ugo): Hommage à la mémoire de Luigi Pirandello. I(7)—543
- DARDAUD (Gabriel): L'Egypte à l'Exposition de Paris. I(6)—481
- — La vie et l'œuvre de Louis Mouillard, précurseur de l'aviation. II(11)—61
- — La liberté de l'Information. IX(4)—223
- — Un architecte: Pascal Coste au service de Mohamed Aly Pacha. X(4)—189
- — Un officier français du Génie: Gallice Bey. XI(12)—637
- — Champollion et la querelle des zodiacs. XIII(7)—329
- D'ARLAN NEEDHAM (Maurice): Les Beaux-Arts en Amérique. IX(12)—719
- DAUMAS (François): Le mystère des Pyramides. XIII(2)—49
- DAY (George): La mystique hindoue. IV(32)—42
- — Sous l'égide de La Fontaine. IV(37-38)—261
- DAYNAC (Georges): La Bonne Fortune d'un philosophe (Hommage à Henri Bergson). I(1)—37
- — Un tournant décisif dans l'histoire de la pensée: KANT. I(4)—245
- DEMANGEL (Robert): Comment j'ai vu la France en 1945. X(11)—621
- DESTHIEUX (Jean): Poètes égyptiens de langue française. II(15)—389
- — De la supériorité de quelques races. IV(31)—13
- — Du nouveau sur Arthur Rimbaud. IV(35)—175
- — Auguste. IX(1)—45
- DEVONSHIRE (Mrs. Henriette): Les ruines islamiques de Baalbeck. II(13)—215
- — Un pèlerin persan au XI<sup>ème</sup> siècle. IV(39-40)—271
- DONCOEUR (R. Père): «Jeanne d'Arc». XIII(9)—417
- DORESSE (J.): Monastères coptes thébains. XIII(11)—499
- DOUBINE (Ariel): Conjonctures et influences. XII(7-8)—305
- DRIOTON (Dr. Etienne): La découverte

- d'un trésor en Haute-Egypte. I(2)—69
- — Auguste Mariette (1821-1881). I(9-10)—699
- — Le dessin et la peinture pharaoniques. IX(1)—5
- — La statuaire et l'architecture pharaoniques. IX(3)—129
- — Un égyptologue: Mariette Pacha. X(8)—453
- — Paganisme égyptien et monachisme. — — La pédagogie au temps des Pharaons. XIII(5)—193
- — Le Théâtre à l'époque Pharaonique. XIII(10)—459
- DUBECH (Lucien): Jacques Bainville. II(12)—145
- DUHAMEL (Georges): La France de ma vie. XI(2)—63
- — Charles Nicolle, philosophe de l'équilibre. XI(4)—175
- — Problèmes de Civilisation. XI(9)—483
- DUMANI BEY (Georges): Pour modeler sur le visage ancien le visage nouveau du Caire. I(1)—53
- — Adès, Josipovici et « Le livre de Goha le Simple ». I(5)—355
- E
- ECUYER (Hermann): Alexandre Vinet XIII(5)—199
- EHRENTANT (Robert): Thèmes français, thèmes humains. X(10)—584
- — La montée vers l'espérance: les heures et les jours dans la poésie française des vingt dernières années. XI(7)—368
- EMAN (André): Les Saint-Simoniens et le Canal de Suez. XI(2)—93
- EPAULARD (P.): Les affaires et le bon sens. III(25)—329
- EPRON (Mlle. Lucienne): Considérations sur l'art égyptien. X(11)—635
- F
- FAHMY (Doria): La Lisette de Béranger. IV(37-38)—222
- FARES (Félix): Le BERCEAU entre l'Orient et l'Occident (Vision d'un Mystique arabe). IV(39-40)—297
- FAVART (Robert): Aspects du Théâtre français de 1939 à 1946. X(7)—425
- FAYAD (Georges): Christianisme et Force. X(1)—28
- — Le Liban vu par ses poètes d'expression française. X(7)—410
- — L'Arménie au Moyen Age. XI(3)—148
- FELIX (H.): Valéry et le Problème de la Création. I(5)—381
- — L'idée de société civile. XII(1)—21
- — Un anniversaire: 1848. XII(4)—163
- — L'humanisme. XIII(1)—21
- FLEURY (R.A.): Baudelaire et la Méditerranée. IV(34)—134
- FORTI (Edgard): Les grands courants de la littérature européenne. I(9-10)—731
- — Culture européenne et rapprochement international. XIII(6)—241
- FOUAD HOSNY BEY: Une ténébreuse affaire d'autrefois. II(15)—398
- FOUCART (Georges): Les dieux d'Egypte à Medinet-Habou. III(25)—305
- FOURNIER (Christiane): Femmes d'Extrême-Asie. II(20)—671
- FRAYSSE (Georges): La Bretagne. I(6)—465
- G
- GAULLE (Général Charles de): Discours, Messages et Déclarations. 1ère Série: 18 juin 1940 — 8 octobre 1941. 2ème Série: octobre 1941 — décembre 1942.
- GAUTHIER (R.P.): Les degrés d'une sagesse: Montaigne. IX(7)—385
- — Les conquêtes de Bergson. IX(9)—513
- GHALI (Emile): L'imprimerie et la presse française en Egypte, sous l'Expédition Bonaparte. XIII(10)—480
- GILLES (Roger): Mohamed Aly et l'économie dirigée. III(26)—413
- GIL-MARCHEX (Henri): La vie musicale à l'époque du Symbolisme. I(9-10)—723
- GOBY (Jean-Edouard): Linan Pacha de Bellefonds. IX(12)—705
- — Qu'est-ce que l'enseignement supérieur? X(11)—643
- — Le second centenaire de l'Ecole nationale des Ponts-et-Chaussées et l'Egypte. X(16)—298
- — Les doctrines saint-simoniennes et les ingénieurs. XIII(3)—97
- GODEL (Roger): Forces de rénovation. XIII(1)—11
- GODLEWSKY (Guy): La revanche des survivants. XIII(2)—70
- GORSE (Georges): Georges Clemenceau — Guerre et pensée. V(41)—6
- GOSSART (André-Marie): Le génie pédagogique français. IX(5)—279
- — Marie de France et la naissance de la poésie narrative amoureuse au XIIe siècle. X(9)—503

- — Un prophète: Léon Bloy. XI(4)—187  
 GRDSELOFF (Bernhard): L'amour chez les anciens égyptiens. X(9)—517  
 GRUNBERG (Julien J.): Angleterre 1939; aperçu social et psychologique. III(27)—479  
 GUICHARD (Léon): Jeanne d'Arc. V(41)—33  
 GUILBAUD (Georges): Emile Zola et le Naturalisme. III(24)—233  
 GUILLEMIN (Henri): Lamartine et ses secrets. I(3)—191  
 — — Rimbaud et son mystère. I(6)—445  
 GUIRGUIS (Renée): Charles Morgan, romancier anglais et ami de la France. IX(12)—735  
 GUYON (Bernard): L'âme des camps. X(5)—255  
 — — La pensée politique et sociale de Balzac. XII(3)—97

## H

- HABIB EL MASRI PACHA: Christianisme et Nationalisme. IX(6)—329  
 HAGGAR (Georges J.): L'Islam et la médecine. X(4)—214  
 HAZAN (David) Mon voyage à travers les régions polaires et la Scandinavie. IV(39-40)—282  
 HELIGON (Robert): Le théâtre français contemporain: Jean Anouilh. XII(2)—67  
 — — Le théâtre français contemporain: Armand Salacrou. XII(7-8)—296  
 HENEIN (Georges): Bilan du mouvement surréaliste. I(8)—645  
 — — L'art dans la mêlée. III(24)—260  
 — — Rayonnement de l'esprit poétique moderne parti de Paris. IX(5)—292  
 HENRIOT (Emile): Femmes de lettres et lettres de femmes. XIII(12)—545  
 HERBELIN (André): La littérature allemande, affirmation de tempérament national ou Pégase sous le joug. XII(11)—449  
 — — Les patois, les argots. XIII(4)—145  
 — — La vie des mots. XII(10)—469  
 HICKMANN (Hans): Leurs premières idées. IV(39-40)—274  
 — — L'art et les enfants. XII(7)—365

## I

- ISKANDAR ASSABGHY BEY: Les missions scolaires au temps de Mohamad Ali. IX(11)—651  
 ISRAEL (Albert Maurice): Un auteur en quête de personnages. I(9-10)—743

## J

- JABES (Raymond): L'exploitation de la science: sorciers, sourciers, pendulants. IV(35)—167  
 JACOT-DESCOMBES (Alice): La nécessité pour les femmes d'être conscientes. II(7)—538  
 JACOT-DESCOMBES (Paul): Le génie musical de la France. IX(9)—528  
 JEHIEL (Maurice): Madame Aupick, une mère incomprise. XI(5)—248  
 JONTE (Henri): La vie de Villon à travers son œuvre. IX(11)—661  
 JOUGUET (Pierre): L'Egypte alexandrine. IV-32—31  
 — — Fustel de Coulanges. V(41)—59  
 — — Aperçus sur l'histoire intellectuelle et morale d'une génération française. IX(5)—257  
 JOUVET (Louis): Autour des chefs-d'œuvre: de Molière à Giraudoux. XII(6)—241  
 JULLIEN (Léopold): L'économie rurale égyptienne. III(21)—17

## K

- KETZKAROV (Methody): La Bulgarie, hier et aujourd'hui. IV(37-38)—253  
 KOYRE (Alexandre): Descartes et le Discours de la Méthode. II(13)—235  
 KRAFT (Werner): Julien Green, poète de la Mélancolie. III(23)—184

## L

- LA CHAUSSEE (M.F.C. de): Trois thèmes grecs dans le théâtre contemporain. XIII(7)—369  
 LACRETELLE (Jacques de): Une enfance en Orient. I(1)—3  
 LAFFAILLE (Ernest): Lyautey. V(41)—46  
 LAIGNEL-LAVASTINE (Professeur): Six foyers successifs de la médecine méditerranéenne. IV(36)—210  
 LALANDE (André): Les espérances métaphysiques. II(14)—301  
 — — La prise de conscience des valeurs. II(16)—453  
 — — Les valeurs supra-normales. III(27)—461  
 — — La morale de l'évolution et celle de l'involution. IV(33)—65  
 LAUMOIS (André de): Comment j'ai retrouvé Paris. I(4)—241  
 LAURENT (Raymond): Paris. I(3)—159  
 LECERF (J.): Les langues sémitiques dans l'enseignement des pays arabes. I(7)—529  
 LEKEUX (R.P. Martial): Où allons-nous? I(5)—315



- LEPRETTE (Fernand): Visage du Nord.  
I(8)—616
- LEVY (Jules): L'Orient arabe; ses aspirations et ses possibilités. III(28)—511
- LOEWENSON (Hans): C.F. Ramuz, ou « la présence de la réalité ». I(4)—278
- LOIR (Raymond): Pierre Loti et l'Orient.  
X(9)—531
- — Les écrivains français et le Levant.  
XI(9)—524
- — Poètes libanais de langue française.  
XII(6)—272
- — Le Liban source d'inspiration lyrique.  
XIII(3)—110
- LOTTE (Fernand): L'agonie du Transformisme.  
IX(2)—79
- — Pasteur, le roi des expérimentateurs.  
X(1)—1
- — Le problème de l'hérédité à la lumière de la biologie moderne. X(10)—571
- — Balzac et les femmes. XI(9)—495
- LUCET (Charles): Les Français et l'Amérique.  
IX(4)—193
- — Paris, de Balzac à Aragon.  
IX(10)—577
- LUGNE-POE: Ibsen. I(8)—599
- LUGOL (Jean): Vers un Humanisme nouveau.  
III(21)—25
- LUSSET (Félix): Malraux et « la Condition Humaine ». II(11)—55
- M**
- MACCAS (Léon): La Grèce, carrefour dans le boulevard méditerranéen.  
XI(6)—291
- MALAKA LEHETA: Quelques conteurs égyptiens d'aujourd'hui. IX(1)—38
- MALHAME (Rose): Anna de Noailles.  
IV(33)—93
- MAMOUNAS (E.C.): La coopération entre Arabes et Hellènes. XII(7-8)—327
- MANTOURA (Atalla J.): l'Eglise du Saint-Sépulcre à travers les âges.  
II(16)—484
- MARÇAIS (Georges): Les idées d'Ibn Kaldoun sur l'évolution des Sociétés.  
IV(35)—179
- MARIGNAC (A. de): L'homme moderne devant l'hellénisme. II(15)—412
- — A la recherche d'un rêve: d'Homère, de Platon et de quelques autres.  
II(18)—593
- — D'Athènes à Alexandrie, I. Des Minois aux Hellènes. III(22)—95
- — II. Homère: l'Iliade et la guerre de Troie. III(23)—164
- — III. Homère: l'Odyssée. III(24)—251
- — IV. Etat politique et religieux des cités grecques du Vème siècle.  
III(25)—344
- — V. La Tragédie: les origines: Eschyle.  
III(26)—423
- — VI. La Tragédie: Sophocle et Euripide.  
III(29)—533
- — VII. La Comédie: Aristophane et Ménandre.  
III(29)—541
- — VIII. Platon; la révolution religieuse de Socrate.  
III(30)—573
- — IX. Les dialogues platoniciens.  
IV(31)—21
- — X. Thucydide et la guerre du Péloponèse.  
IV(32)—50
- — XI. L'Alexandrinisme. IV(33)—83
- — XII. Rome et l'Hellénisme. — L'Hellénisme dans la littérature française.  
IV(34)—124
- — Trois poètes français hellénistes: Ronsard, Racine, Chénier.  
IV(37-38)—229
- — Le génie littéraire de la France.  
IX(6)—338
- MARINETTI (F.T.): Gabriele d'Annunzio.  
II(14)—311
- — La poésie motorisée. II(19)—613
- MARQUES (Mme. Jeanne): Jules Vallès, écrivain du peuple. XII(10)—422
- — Charles Vildrac. XIII(11)—535
- MARQUET (Yves): André Gide à la poursuite de son âme. I(3)—207
- MASSIGNON (Louis): Deux formes d'idéal poétique en Egypte au XIIIe. siècle:
- IBN AL FARID et SHOSHTARI. II(2)—33
- MAUCLAIR (Camille): Souvenirs et Anecdotes sur le Symbolisme. I(2)—87
- MAYSTRE (Charles): A l'école des scribes.  
II(19)—657
- MAZEAUD (Léon): La vérité sur Buchenwald.  
XII(10)—401
- MELAMED (Laura) : Anna de Noailles.  
XI(11)—625
- MERIEL (Etienne): Les Beaux-Arts dans l'Egypte d'aujourd'hui. I(7)—555
- — Le côté chrétien des Poètes maudits (Villon, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud). III(30)—563
- — Le génie artistique de la France.  
IX(8)—462
- — André Chénier, l'antiquité et la poésie.  
XI(1)—31
- — Existentialisme et Tragédie.  
XI(3)—129
- MESSAWER BEY (Joseph): Rimbaud, l'infatigable voyageur. XI(8)—444
- — Pierre Loti et la poésie de la mort.  
XIII(9)—433
- MICHAEL (Th.): Lord Byron et la Grèce.  
IX(10)—604

- MISAN (Adèle): L'évolution sociale de la femme à travers les siècles. II(20)—703
- MOGHADAM (Mohsen): Les caractères généraux de l'art français. X(2)—85
- — Les origines de l'art et de la civilisation en Iran. X(12)—703
- MOH. HEYKAL PACHA: Courte excursion dans la littérature française du XIXe siècle. X(8)—449
- MOLINE (Roger): La Paix par l'éducation. II(13)—243
- MONDESERT (Claude): La grande bourgeoisie d'Alexandrie à la fin du IIème siècle. XIII(8)—385
- MONFRONT (Antoine): La Sorcellerie, ses procédés et ses résultats. XII(11)—475
- MONTESQUIOU FEZENSAC (Jean de): Une tradition française: Le livre illustré de grand luxe et la reliure originale. XII(7-8)—289
- MORINEAU (Raymond): Peinture et poésie. IX(9)—553
- — Le livre français contemporain. X(4)—226
- — La tapisserie française. XI(10)—572
- — Le dangereux exemple de Mallarmé. XII(11)—523
- MOSCONAS (Théodore D.): Les reines d'Angleterre. X(2)—94
- — Histoire étrange d'un manuscrit enluminé alexandrin du XIème siècle, perdu et retrouvé. X(5)—280
- — La carte-mosaïque de Madaba. XI(1)—13
- — La «Chronique» de Léonce Machéras de Chypre, et l'Egypte. X(15)—266
- — L'église de Saint-Saba à travers les siècles. XI(18)—452
- MOSSERI (Richard J.): Les femmes et la Musique. IV(37-38)—247
- MOUSKHELY (Michel): La conception française de la paix internationale. IX(3)—152
- — Léon Bourgeois, apôtre de la paix. X(4)—205
- — La Ligue des Etats arabes. XI(2)—73
- — Peut-on sauver la paix? XI(18)—435
- MULLER (Edmond): La France et l'art de vivre. IX(1)—16
- — Ramuz et les lettres françaises. X(3)—159
- N
- NAMER (Emile): La psychologie à l'école. IX(2)—95
- — Bergson devant la science contemporaine. X(8)—469
- — L'âme de l'éducateur. XII(3)—121
- NASSIF (Elie): L'Economique, science et doctrine françaises. IX(4)—231
- — Le sort du fellah. X(6)—344
- — Capitalisme ou collectivisme? XI(5)—262
- NATTAN-LARRIER (L.): Un Buffon inconnu. II(18)—576
- NEEDHAM (J.): L'apport indispensable de l'Asie. XIII(1)—27
- O
- OBERLING (Charles): Une page de la vie de Pasteur. IX(5)—271
- — Le concept de la vie dans la pensée moderne. XI(8)—427
- OSMAN (Amin): L'humanisme de Cheikh Mohamed Abdou. XIII(7)—349
- OULIE (Marthe): Variations sur Saint-Domingue; Haïti la méconnue. III(28)—493
- P
- PANAYOTATOU (Angélique): Sur les Sanctuaires de l'ancienne Grèce. I(9-10)—683
- PATRY (André): Robert de Traz, écrivain genevois et la France. XI(16)—311
- PAUTY (Ed.): L'architecture dans les miniatures persanes des XVème et XVIè siècles. I(4)—261
- PERISTIANY (Jean): Les valeurs morales à la croisée des chemins. IX(8)—480
- PEYRE (Henri): Le destin de la littérature dans le monde actuel. III(21)—3
- — A la recherche de nouvelles raisons de vivre. III(22)—69
- PFLAUM (Hiram): Baudelaire et la poésie du Moi. II(16)—472
- PIERARD (Louis): La Belgique, ce trait-d'union. XII(1)—3
- PIERIDIS (Th.): Naissance de l'Art. IV(39-40)—318
- PONTET (R.P. Maurice): « L'homme, cet inconnu » du Dr. Carrel. I(2)—101
- — Le mythe de Tristan et Yseult. XIII(1)—3
- PUPIKOFFER (Maxime): Voyage autour de ma bibliothèque, à la recherche de définitions. XI(10)—549
- R
- RAHNEMA: Le Soufisme en Iran. XIII(1)—13
- RAND (Frank H.): Dickens au théâtre de son temps. IX(9)—542
- — Le Théâtre anglais au XIXème siècle. X(3)—172

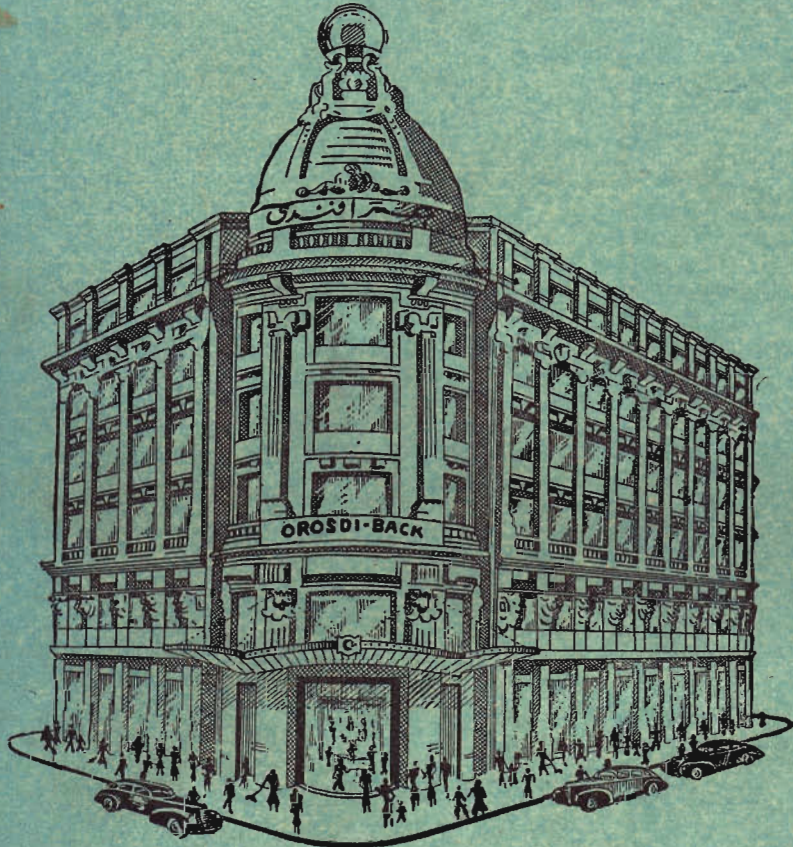
- REBOUL (Gabriel M.): L'Aventure. X(7)—398  
 — — L'Existentialisme et M. J.-P. Sartre. XI(1)—1
- RECHID SAFFET ATABINEN: La Turquie. III(29)—521
- REGNIER (Yves): «Fontaine» et ses amis. IX(6)—321
- RINCQUESEN (M. de): La solidarité franco-britannique dans le domaine économique et financier. IV(36)—212
- RODOCANACHI (Constantin): Pourquoi j'aime la France. X(12)—692  
 — — Dieu et César. XII(9)—362
- ROUSSOU (Matéi): Dans l'intimité des fous. III(23)—149
- ROUX (Gaston): Un technicien-mathématicien: Gaspard Monge. X(6)—331
- S
- SABBAGH (Georges H.): L'École de Paris et son évolution à ce jour. X(1)—17
- SALET (R.P. Gaston): Avons-nous le portrait du Christ ? II(17)—532
- SALTIÉL (Albert): Budapest sous l'œil d'un curieux. II(14)—333
- SANTINI (K.): Dettes et créances des Lettres françaises. IX(3)—164
- SAPORI (Francesco): Retour à la poésie héroïque en Italie. XIII(8)—377
- SAVEL (André): La défense contre l'infection. XIII(3)—120  
 — — L'équipement hydro-électrique et les barrages de France. XIII(8)—398
- SAVIOZ (Raymond): Au siècle des lumières: Charles Bonnet, philosophe et savant. XI(11)—616
- SCAIFE (C.H.O.): Les valeurs spirituelles que nous défendons telles qu'elles sont exprimées dans la poésie anglaise. IV(34)—114
- SCELLE (Georges): L'Égypte dans la Société des Nations. I(3)—141  
 — — La révision des traités et la paix internationale. II(3)—225
- SCHEMEIL (Raymond): Les hommes de loi. X(6)—321
- SCHIFFER (Brigitte): Le mirage de l'Orient dans la musique européenne. IX(7)—412
- SCHUCHT (Berthe): Aperçu sur la situation juridique de la femme. II(19)—646
- SCHWARTZMANN (Albert) et Simone HAYE: L'âme polonaise dans l'œuvre de Chopin. III(22)—105
- SECHE (Alphonse): La Comédie-Française, de Molière à Bourdet. II(12)—123
- SEGALEN (A.P.): En marge des lettres à Sophie Volland: la sagesse de Diderot. III(27)—469
- SEGHERS (Pierre): La poésie française de 1940 à 1946. X(10)—561
- SIEGFRIED (André): La crise de la révolution industrielle. II(15)—381  
 — — La contribution de la France à la civilisation européenne. IV(34)—109
- SLOUCH (Prof. Nahoum): La mission historique d'Israël dans les confins du Sahara. I(7)—514
- SOUPAULT (Philippe): Labiche, célèbre auteur méconnu. XIII(11)—513
- STANISLAS (T.C.F.): Saint Jean-Baptiste de la Salle. XIII(4)—157
- STIERLIN-VALLON: (Emile-Jaques) Dalcroze père de la musique romande. III(25)—338
- SUARES (Mme. Nadine): Le rôle des tests à l'école. X(8)—492
- T
- TABOUIS (Geneviève): Au lendemain de la Conférence de Londres. XII(5)—193
- TAHA-HUSSEIN (Moënis C.): La Poésie. X(1)—40
- TAGHER (Jacques): Notre ennemi le livre. XII(10)—413  
 — — Ibrahim Pacha entre deux civilisations. XIII(2)—61
- TALVA (François): Le projet de réforme Langevin dans l'enseignement français. XI(7)—375  
 — — La pensée de Voltaire dans ses «Lettres philosophiques». XI(12)—685  
 — — Charles-Louis Philippe devant la vie. XII(5)—211  
 — — L'originalité de Louis Pergaud. XIII(9)—442
- TERNAUX-COMPANS-HERMITE (Mme Théobald Piscatory et la Grèce. XII(11)—462
- THIBAUT-CHAMBAULT (Jean): Un homme de bonne volonté: Jules Romains. II(17)—545
- TURABIAN (Chahen): Quelques aspects de la philosophie chinoise. X(12)—712
- V
- VALENTI (Attilio): Eloge de la curiosité. X(13)—136  
 — — Georges Duhamel, romancier. XI(7)—386
- VALERO (Dr. Gabriel): Les causes des maladies nerveuses. III(30)—553

- VIGNEAU (André): Le Salon de l'Urbanisme à Paris, et la reconstruction de la Sarre. XII(9)—353
- VIKENTIEV (Vladimir): La légende d'O-siris dans le folklore russe. IX(4)—207
- — Les anciens thèmes égyptiens et babyloniens dans les contes et légendes de la Russie et de l'Extrême-Orient. IX(7)—396
- — Les survivances antiques dans les Contes des Mille et une Nuits. IX(10)—591
- — Les Symboles et les motifs psychofolkloriques. I. — L'entité lumineuse. XII(5)—200
- — Les symboles et les motifs psychofolkloriques. II. — Le choc initial et les symboles en rapport avec lui. XII(6)—258
- W
- WAFIKA EL-CHIATI: Le théâtre de Giraudoux. IX(8)—490
- WALTHER (Léon): La psychologie des carrières libérales. II(20)—677
- WAYMENT (H.G.): L'idée de la liberté chez les écrivains politiques anglais. IV(35)—160
- WEIL (Félix): Quelques expériences pédagogiques dans l'Espagne moderne. IV(36)—197
- WILLIAMS (D.G.): Le roman anglais. IV(33)—73
- WITWOET: (Mme. M.F.): Eloge de l'imprévoyance. XI(4)—199
- Y
- YACCARINI (Maurice): Quelques tendances de la philosophie française depuis 1940. IX(12)—745
- YOKOHAMA (Masayuki): L'âme du peuple japonais. III(24)—221
- Z
- ZALOSKER (Hilde): L'expressionnisme et l'impressionnisme: les deux sources de l'art européen. II(16)—461
- — Le Greco, l'homme et l'œuvre. X(10)—593
- — L'expressionnisme. XIII(7)—356
- ZANANIRI (Gaston): Polynésie, terre d'oubli. I(2)—117
- — Histoire d'un dictionnaire: l'œuvre de Ben Yehouda. II(12)—165
- — Cavafy, tel que je l'ai connu. X(9)—522
- — Gabriela Mistral, Prix Nobel 1945 de littérature. XI(1)—22
- — Le Liban et son esprit. XI(6)—321
- — Saint Pacôme et le monachisme. XII(4)—178
- ZETTE: Légendes, poèmes et chants bulgares. III(23)—173
- ZUNDEL (R.P. Maurice): Le complexe métaphysique de Lady Macbeth. X(5)—286



# OROSDI-BACK

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE, PARIS



Dont  
la  
devise  
est :

BON ET  
BON MARCHÉ

LE CAIRE

R.C. 302

PORT-SAID



devise